

SAINT GEORGES TUANT LE DRAGON



СВЕТИ ГЕОРГИЈЕ УБИВА АЖДАХУ
SVETI GEORGIJE UBIVA AŽDAHU

DUŠAN KOVAČEVIĆ

Traduction collective faite par les étudiants de l'Université
Paris IV – Sorbonne, sous la direction de Philippe Gelez

Novembre 2018

PERSONNALITÉS, PERSONNAGES, APPARITIONS ET FANTÔMES

GEORGES LE GENDARME

KATARINA, la femme du gendarme

GAVRILO VUKOVIĆ

MILE VUKOVIĆ

ALEKSA VUKOVIĆ

VANE L'ORPHELIN

CONSTANTIN, docteur grec

ŽOJA LE PÊCHEUR

RAJKO LE COQ

RECI VOJO

MIĆUN L'INSTITUTEUR

NINKO BELOTIĆ

LUKA LE TORDU

TRIFUN L'EMECHÉ

TANTE SLAVKA

LE LIEUTENANT TASIĆ

MIKAN L'ENRAGÉ

BAĆA

DANE LE CÉLIBATAIRE

TROUPIER, ordonnance et soldats du lieutenant Tasić

PREMIÈRE PARTIE

I.

GAVRILO VUKOVIĆ ET KATARINA, LA FEMME DU GENDARME

Une douce et chaude nuit de juin.

Gavrilo Vuković est assis par terre, adossé à la barrière de la cour. Tandis qu'il se passe la ceinture d'une main, il observe Katarina, une brune jeune et belle, dérouler ses fines chaussettes en tricot. La manche gauche de la chemise du jeune homme est accrochée à sa ceinture.

La jeune femme le regarde par-dessus l'épaule, tout en enfilant ses guêtres blanches.

KATARINA : Tu as encore quelque chose à me demander ?

GAVRILO : Non... plus rien.

KATARINA : Tu as bien compris ?

GAVRILO : Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?

KATARINA : Je te l'aurais dit si je t'avais vu plus tôt... Mais je te vois toujours trop tard.

GAVRILO : Ah bon ?

KATARINA : Eh oui.

GAVRILO : Et alors, tu ferais quoi, toi maintenant ?

KATARINA : Rien. On a fait tout ce qu'on pouvait... Et apparemment, on continue.

Le jeune manchot essaye de sourire.

GAVRILO : Est-ce qu'il sait ?

KATARINA : Qui ?

GAVRILO : Lui !

KATARINA : Non... D'ailleurs, je ne vais rien lui dire.

GAVRILO : Comment ça, tu ne vas rien lui dire, tu as de l'honneur ou non ? Il va bien s'en apercevoir lui-même un jour ou l'autre, de toutes façons.

KATARINA : Qu'il s'en aperçoive... Ça ne le regarde pas.

Gavriilo se signe.

GAVRILO : Seigneur Dieu, j'ai la berlue. Ça ne regarde pas ton mari ? Ça regarde qui alors ? Il va éviter l'enfant dans toute la maison, il ne va pas demander de qui il est ? Il fera comme s'il ne le voyait pas...

KATARINA : Mon mari, c'est mon affaire, et laisse mes affaires tranquilles, comme tu l'as fait jusqu'ici... Et toi, tu vas le dire à ta femme ?

Le jeune homme fouille dans les poches de son large pantalon de paysan. Il y trouve son briquet tempête et sa tabatière. Au loin, on entend le grondement sourd des cavaliers. Le claquement des sabots s'éteint rapidement. L'ancien sergent de cavalerie lève la tête, tend l'oreille... Il tente d'allumer à grand peine sa cigarette.

Katarina s'approche, elle tend la main pour ouvrir le briquet.

KATARINA : Je te l'allume.

GAVRILO : C'est moi qui vais t'allumer, une belle en pleine face. Je te l'allume... Comme si je devais arrêter de fumer quand tu n'es pas là.

KATARINA : Georges a essayé de me frapper une fois, une fois seulement, et il a fini avec un tisonnier au milieu du front ; il lui a fallu deux jours pour s'en remettre. Je ne suis pas venue dans ce patelin pour que vous me frappiez tous les deux... Ma tante avait raison quand elle me disait : « Ne fréquente les paysans qu'au marché. Et ce, le plus brièvement possible. »

Gavrilo bat le briquet sur sa cuisse... Finalement il arrive à allumer sa cigarette.

GAVRILO : Tu m'en ficherais bien un à moi aussi, « au milieu du front » ?

Katarina se passe les bras autour des genoux. Elle se recroqueville, se tait.

GAVRILO : Tu entends ce que je te dis ?

KATARINA : Si j'avais un peu de fierté, je te tuerais.

GAVRILO : Tu me tuerais ?

KATARINA : Je te tuerais, Gavrilo.

GAVRILO : Et je peux savoir pourquoi, je te prie ?

KATARINA : Tu ne sais pas ? Tu ne sais pas pourquoi ?

GAVRILO : Eh bien non. Je sais pourquoi les Bulgares voulaient me tuer. Je sais pourquoi les Turcs et les Albanais voulaient le faire. Ça, je le sais. Mais pourquoi, toi, tu le voudrais, ça je ne le sais vraiment pas.

KATARINA : Les Turcs, les Bulgares, les Albanais et moi... Seigneur Dieu... Je rentre à Valjevo la semaine prochaine.

GAVRILO : Tu quittes ton mari et ta maison ?

La jeune femme se retourne, elle pousse un cri perçant.

KATARINA : Quel mari et quelle maison ?! Je me suis mariée à cause de toi !

GAVRILO : À cause de moi ? Tu t'es mariée à cause de moi ?

KATARINA : À ton avis, espèce de cochon ingrat, pourquoi j'ai quitté la maison de mon père en plein centre de Valjevo, pourquoi je suis passée d'une famille de riches commerçants à cette vallée de larmes...

GAVRILO : Arrête un peu...

KATARINA : Non, je n'arrêterai pas ! Je veux tout te dire cette nuit, pour ne plus jamais te revoir, sale chien !

GAVRILO : Ne commence pas m'insulter ! Katarina...

KATARINA : Je t'insulte, moi ? Et toi, qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu me fais ? Tu me fais sortir la nuit, à côté de la palissade, tu me forces à avoir honte, tous les matins, d'avoir ainsi passé la nuit, à pleurer pendant des jours et des jours et à réfléchir seulement au moyen de me tuer ! Honte à toi. Tu as quatre sœurs, tu n'as donc pas peur pour elles, Gavriilo ?

GAVRILO : Moins fort, quoi ! Tout le village n'est pas obligé d'entendre.

KATARINA : Mais qu'est-ce que j'en ai à faire, du village ! Quand tu faisais ton service à Valjevo, tu n'avais pas peur que toute la ville t'entende. Tu ne décollais pas de la maison. Tu passais plus de temps chez moi qu'à la caserne. Je t'ai accompagné à la gare de Belgrade quand tu es parti à la guerre, tu m'as juré de t'attendre, et je t'ai attendu, et tu n'es jamais revenu...

GAVRILO : Et tu sais pourquoi je ne suis pas revenu ?! *Gavriilo se met à hurler dans la nuit noire. La jeune femme devient muette.* Parce que je t'avais promis qu'en rentrant de la guerre, je construirais une maison, que je demanderais à mon père ma part de terre, que je deviendrais indépendant, d'abord indépendant, et ensuite dépendant de quelqu'un d'autre. Et je suis revenu, et j'aurais mieux fait de ne pas revenir. Qui a besoin de moi, avec ça ? Même pas moi. Je fais de la contrebande de cochon et de rakija sur la Save, j'attends que les Boches m'abattent, ou bien ton mari avec ses gendarmes, et j'espère que va arriver l'aide d'État pour les mutilés de guerre, qu'on nous a promise en Macédoine pendant qu'on nous mettait en morceaux et qu'on nous rapatriait !

KATARINA : Je t'ai envoyé cent lettres pour te dire de venir et de trouver un travail à Valjevo. Père voulait...

GAVRILO : Qu'est-ce que ton père voulait ? Racheter son âme grâce à un gendre estropié ?

KATARINA : Mon père aidait l'armée. Il a envoyé...

GAVRILO : Deux cents paires de bottes. Il aurait mieux fait d'en « envoyer » une seule — enfilée à ses pieds. On ne peut pas faire confiance aux commerçants ! Il a autant gagné à la guerre que moi perdu. Il en a envoyé deux cents paires, et en a vendu cinq mille.

KATARINA : Très bien, Gavriilo, est-ce que j'ai le droit de poser une question, puisqu'on en est à la « confiance » : pourquoi est-ce que tu t'es marié après, pourquoi est-ce que tu t'es mis avec une autre, « avec ça » ? Pourquoi est-ce que tu étais tendre, attentionné et bon avec moi, et pourquoi est-ce que tu es si destructeur avec ton autre femme ?

GAVRILO : Elle, elle est d'ici, du village. Et ici, les gens se mettent ensemble, au cas où tu ne le saurais pas, à cause de la maison, des champs et des troupeaux, et pas par amour. Nous, ce luxe de grand seigneur, de commerçant, de se mettre ensemble par amour, nous n'y sommes pas encore parvenus. Peut-être qu'on y arrivera un jour, comme dit l'instituteur « quand nous serons tous égaux ». J'ai fait venir cette femme...

KATARINA : Fait venir ? Tu l'as fait venir ?

GAVRILO : Bien oui, elle a quatre bras et quatre jambes, elle peut...

KATARINA : Et tu as réussi à la faire venir, avec ses quatre bras et ses quatre jambes ?

On entend à nouveau les cavaliers, plus fort et beaucoup plus près. Le jeune homme essaie de surveiller ce qui se passe en bas, près de la rivière.

KATARINA : L'armée ?

GAVRILO : Les gendarmes... Ils chevauchent des rosses de soldats... Peut-être que ton mari revient d'exercice ?

KATARINA : Il est à Obrenovac jusqu'à mardi.

GAVRILO : Allez. Demain, on se revoit et on reparlera de tout cela tranquillement. Si j'ai été un sale chien jusqu'à aujourd'hui, qu'au moins à partir de demain ça change.

KATARINA : Tu vas où, là ?

GAVRILO : Je vais... à la taverne de mon frère.

KATARINA : Vous faites la traversée cette nuit ? J'ai vu la barque près du moulin d'Aleksa. Elle est pleine de tonnelets de rakija.

GAVRILO : Qui t'a dit d'amarrer la barque là-bas ?

KATARINA : Georges.

GAVRILO : Il est au courant ?

KATARINA : C'est son travail d'être au courant. Ils voulaient vous tendre une embuscade la semaine dernière...

GAVRILO : Tiens, on allume chez toi. *Au loin, une fenêtre s'éclaire.* Il t'a menti en disant qu'il allait s'entraîner. Il ne faut pas croire les gendarmes... Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

KATARINA : Si tu étais un homme, tu aurais demandé : qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? *On entend appeler de la maison : Katarina ! Katarina !* Il ne me reste plus qu'à aller à Šabac, chez ma tante.

La jeune femme part, mais Gavriilo la retient par la main.

GAVRILO : Attends, là. Quelle idée d'aller à Šabac. Tu n'y arriveras pas avant l'aube.

KATARINA : Et où est-ce que je pourrais aller ailleurs ? Tu veux bien m'héberger chez toi ?

L'appel se fait à nouveau entendre, un peu plus près.

GAVRILO : Va à Šabac, en longeant la Save. Dès que tu sortiras de la route, arrête-toi et attends. J'enverrai Trifun avec la carriole.

Katarina part en courant, puis s'arrête.

KATARINA : Ne fais pas la traversée cette nuit, s'il te plaît. *Elle revient, se jette dans ses bras, l'embrasse...* Promets-moi de ne pas la faire ? Gavriilo ?

GAVRIILO : D'accord.

La jeune femme part d'un côté, le jeune homme de l'autre. Peu après apparaît Georges le gendarme – un homme sur le déclin mais de belle prestance encore, en uniforme poussiéreux et froissé. Il tient son pistolet comme s'il s'en servait pour éclairer la route. Il se retourne, tend l'oreille. Il remarque quelque chose sur le sol. Il ramasse le briquet tempête. Il le scrute. Il le bat, l'allume et l'éteint aussitôt, car des voix se font entendre dans l'obscurité ; il se cache derrière la barrière. Fait son apparition sur le sentier Vane l'Orphelin, un gamin déluré d'une dizaine d'années, qui porte le pantalon d'on ne sait qui, trop court depuis bien longtemps. Il brandit une lanterne, bien haut. Il s'arrête, éclaire la route pour Aleksa Vuković. Le vieillard avance à tâtons dans le noir en bougonnant.

VANE L'ORPHELIN : Est-ce que c'est vrai, Aleksa, qu'à Vienne, à Paris, à Salonique et à Londres on y voit la nuit comme en plein jour ?

ALEKSA : Oui, c'est vrai. On m'a dit que Moscou est si bien éclairée que les gens, là-bas, ne savent pas si c'est le jour ou la nuit... Ah, voir Moscou et Serguiev Possad.

VANE L'ORPHELIN : Nous vivons dans les ténèbres.

ALEKSA : Tais-toi, nous sommes habitués. À la lumière, nous ne faisons que trembloter. Dès que le jour baisse, c'est pour nous l'aurore. Et quand on vit dans l'obscurité, on n'a pas peur de la mort. On n'y perd presque rien. On échange l'obscurité par l'obscurité... À ceux qui vivent sous les lampadaires européens, la mort fait bien plus peur. J'ai entendu dire que lorsqu'ils agonisent, ils demandent : « Lumière ! Lumière ! » Mais pour dire vrai, j'ai bien peur que nous ayons mérité de vivre dans de si profondes ténèbres.

VANE L'ORPHELIN : Pourquoi, en fait ?

ALEKSA : Parce que je ne connais pas de gens qui jurent autant par le soleil : par le soleil brûlant, par le soleil rétamé, par le soleil refroidi, par le soleil du pain, par le soleil sanglant... Si j'étais le soleil, je ne nous chaufferais pas tant. Et à côté du soleil, nous jurons sur Dieu, sur le pain et sur nos mères. À quoi peut s'attendre un peuple dont les jurons habituels et quotidiens sont le soleil, Dieu, le pain et la mère... Quand pars-tu ?

VANE L'ORPHELIN : Samedi prochain.

ALEKSA : Salonique est une grande et belle ville. À côté de la mer.

VANE L'ORPHELIN : Hier, le docteur Grec et sa Bosiljka m'ont promené toute la journée dans les magasins de Šabac. Ils m'ont acheté des tas de vêtements et de chaussures, comme si j'étais pas tout seul. Ils ont clairement décidé de me mener à ma perte.

ALEKSA : Rends grâce à Dieu.

VANE L'ORPHELIN : J'ai tout accepté, sauf qu'ils m'adoptent. D'ailleurs, je le leur ai dit. Tu sais, Aleksa, ils ne l'ont pas bien pris. Ils se sont renfrognés...

ALEKS : Et pourquoi tu leur as dit ça ? Eux, ils n'ont pas d'enfant, et toi tu n'as pas de parents. Tu veux que les gens t'appellent VANE L'ORPHELIN toute ta vie ?

VANE L'ORPHELIN : Aleksa, tu es devenu complètement gâteux. Jusqu'ici tu savais ce que tu disais. Comment est-ce que je pourrais appeler le docteur Grec « père », et Bosiljka « mère », et ensuite aller au cimetière et prier sur la tombe de mes vrais parents. Chaque chose à sa place, en ce bas monde.

ALEKSA : À sa place, à sa place, d'accord. Moi non plus, tu ne m'as jamais appelé « grand-père », alors que j'ai été pour toi comme feu ton grand-père Janko. Et s'il n'était pas

meilleur, il était un peu fou... Souviens-toi bien de ce que je vais te dire : tu vas de par le monde ; si des gens te prennent en affection et se soucient de toi comme un père et une mère, appelle-les de cette manière. Appelle-les de la manière dont ils te traitent. Parmi tous les enfants de toute la Mačva, ils t'ont choisi, toi. Même tes vrais parents ne t'auraient peut-être pas choisi. Tu dois t'en rappeler et le respecter. Tu dois te soucier d'eux et les respecter davantage que si c'étaient tes vrais parents. Les vrais parents ont des devoirs envers leurs enfants, mais eux, ils n'en ont pas, c'est juste leur désir, ne l'oublie jamais. Je vais t'accompagner à Belgrade.

VANE L'ORPHELIN : Non mais, primo, ils m'ont choisi autant que moi, je les ai choisis. Je ne partirais pas en voyage avec n'importe qui. Et deuzio, tu ne m'accompagnes pas à Belgrade.

ALEKSA : Pourquoi, Vane ?

VANE L'ORPHELIN : Parce que tu vas pleurer à la gare, et ça va me faire pleurer moi aussi, et je vais revenir. On va se dire au revoir ici, au village. Si je pars d'ici, je n'aurais pas de raison de revenir... Là-bas, je vais essayer de terminer l'école pour devenir docteur aussi vite que possible.

ALEKSA : Et moi, ici, qu'est-ce que je dois faire ?

VANE L'ORPHELIN : Ne pas mourir.

De derrière la barrière surgit Georges le Gendarme.

GEORGES : Salut, Aleksa.

Le vieux et l'enfant, effrayés de cette salutation inattendue, regardent Georges comme une apparition.

ALEKSA : Ah, c'est toi, Georges, tu surgis comme un vampire...

GEORGES : Où est ton petit-fils, Aleksa ?

ALEKSA : Lequel ?

GEORGES : Tu sais bien lequel... Gavriolo ?

ALEKSA : Je ne sais pas... Et pourquoi ça, il a fait quelque chose ?

GEORGES : Tu ne sais pas où il est ?

ALEKSA : Non. Et même si je le savais, tu sais bien que je ne te le dirais pas, et donc ça revient au même que je le sache ou non.

GEORGES : Entendu, Aleksa... Si tu le vois, dis-lui que je le cherche.

ALEKSA : Avec un pistolet ?

Georges part en direction de la fenêtre illuminée de sa maison.

ALEKSA : Qui fait la traversée de la Save, cette nuit ?

VANE L'ORPHELIN : Gavriilo, Mile et Žoja.

ALEKSA : Allons-y. Ce type-là prépare un coup fourré.

Le vieux part le premier en courant, oubliant le « noir éternel ».

II.

L'ATTENTAT

Devant la taverne — une maison de bois typique des bords de la Save — de vieux amis chantent des chants de la Saint-Guy. Rajko le Coq les accompagne à la tambura et les guide de la voix. C'est un jeune homme charmant, handicapé de naissance à la jambe droite ; il est habillé à la « dernière » mode d'Europe.

Autour de la taverne sèchent des filets de pêcheurs qu'on a étendus là. Sous trois rames croisées en trépied pend un chaudron pour la soupe de poisson. Au cœur de la nuit, le feu se consume lentement. Au premier coup d'œil, la scène paraîtrait ordinaire, fréquente, si la plupart des hommes présents

n'étaient pas estropiés ; ils ont été mutilés durant les guerres balkaniques qui viennent de se terminer, ou sont marqués de naissance.

Ils sont éclairés par la lumière sourde des lanternes accrochées aux piliers d'un auvent tressé.

Au-dessus de la porte d'entrée, le nom de l'établissement est écrit en grosses lettres : TAVERNE CHEZ MILE.

Près de la fenêtre est cloué un couvercle « emprunté » à une malle militaire, sur lequel est imprimé l'avertissement : NE PAS RENVERSER – DYNAMITE !

Du noir surgissent Aleksa et Vane l'Orphelin. La voix du vieux couvre les chanteurs.

ALEKSA : Où sont Mile et Gavriilo ?!

Luka le Tordu, un meunier de Brestovac dont l'épaule droite est attachée à la joue, comme quand les oiseaux dorment, montre de la main la route de la Save.

LUKA LE TORDU : Ils ont franchi la frontière. Avec Žoja.

Le vieux s'effondre sur le bord du banc. Rajko s'avance vers lui en chantant : « Mon ami veut se marier... » Ce faisant, il regarde le garçon qui apporte de l'intérieur un pichet de rakija, pour Aleksa.

VANE L'ORPHELIN : Du calme, Aleksa, ils ont passé la frontière des centaines de fois. Le Gendarme ne peut rien leur faire.

RAJKO : Dis donc, l'Orphelin, pourquoi tu ne nous sers pas en premiers ? On est tous égaux, ici, ou non ? Si on ne l'est pas, on va changer d'hôtel-restaurant !

LUKA LE TORDU : Pour lui, on n'est que des invités de troisième ordre.

VANE L'ORPHELIN : Quand cette taverne sera un hôtel-restaurant, vous serez égaux. Tant que ce n'est qu'une taverne ordinaire, c'est Aleksa qui sera servi en premier.

Les autres se mettent à hurler pour approuver. Rajko rit en premier. L'Instituteur Mićun, à la barbe broussailleuse, relève ses lunettes à la correction assez importante ; il embrasse avec fierté le garçon et dépose un baiser sur son front dégagé.

L'INSTITUTEUR : Il a réponse à tout. Mon élève ! Mon école !

RAJKO : Ton élève a la langue bien pendue, chapeau. Les Grecs seront contents de lui !

L'INSTITUTEUR : Continue comme ça, Vane. « A toute heure, à chacun son dû », comme disait Marx, et ensuite le Parti social-démocrate d'Allemagne en a fait la base du « programme d'Erfurt ». Tu sais, Rajko, ce que le docteur Konstantin m'a dit à propos de Vane ?

VANE L'ORPHELIN : Arrête, Mićun, s'il te plaît.

L'INSTITUTEUR : Il a dit : « Je suis en Serbie depuis neuf ans, et je n'ai pas rencontré d'enfant aussi intelligent ». Maintenant, Vane, pour notre ami, notre grand héros et martyr, qui a perdu la jambe au combat contre les Turcs, tu vas déclamer le poème Prilep. En son honneur et en l'honneur de tous ceux qui ne sont pas revenus... Mets-toi là.

Ninko Belotić, un homme perpétuellement préoccupé et pensif, boit à petites gorgées au pichet comme si personne ne l'avait remarqué. Les autres frappent du poing sur la table en appelant : Vane ! Vane !

Le garçon leur jette un regard sombre tandis que l'instituteur le place devant l'invalidé de guerre.

VANE L'ORPHELIN :

« Prilep », de Janićije Nikolić Šapčanin

Chère Prilep, notre gloire antique,
Toi le sanctuaire du nom serbe,
Ô divine image d'un passé glorieux,
Doux berceau des souvenirs lumineux.

Tu n'es plus ce que tu étais,

Tu as revêtu la toison d'or maintenant ;
En toi, nul tyran en colère,
Nul esclavage, ni peine, ni souffrance, ni malheur.

Les hordes des sauvages ottomans sont tombées
Le Serbe a pour toi donné son sang ;
Au-dessus de toi brille maintenant un soleil d'or
Tandis que le Croissant sanglant est tombé.

Ô fierté serbe d'un lointain passé,
Chère Prilep, notre ancienne gloire,
Maintenant Marko peut, après des jours terribles,
Reposer en paix dans sa tombe.

Les hommes se taisent, ils regardent le garçon qui, sans sourciller, prend tranquillement le plateau sur la table et entre dans la taverne... L'instituteur enlève ses lunettes, s'essuie les yeux de la paume des mains.

L'INSTITUTEUR : Mes amis, je ne sais pas si c'est moi qui ai les nerfs à vif ou bien si c'est l'époque qui veut ça — j'ai toujours envie de pleurer... Je suis content qu'il aille à Salonique, les gens d'ici ont besoin d'un médecin comme d'un bout de pain, mais mon cœur est tout de même gonflé de chagrin... L'école va me sembler vide...

ALEKSA : Maître, ne pleure pas. Tu crois que nos nerfs à nous sont plus solides.

Comme s'il revenait d'un voyage à travers ses souvenirs, Ninko Belotić se met à raconter une histoire, à voix basse, pour lui, puis de plus en plus fort.

NINKO : Je suis étonné que quelqu'un ait survécu... C'était un mercredi, le 10 octobre, un peu avant la fin du jour. Nous nous étions retranchés à Mlado Nagoričano. Comme je m'en souviens maintenant, je venais de prendre du tabac à Srećko, un pharmacien de Belgrade, quand les Turcs sont sortis des bois avoisinants, avec le canon de leur fusil baissé. C'était le signe qu'ils se rendaient, en tenant ainsi leur fusil... Nous étions debout, et eux ils se sont rapprochés

rapidement de nous. Et pourtant on nous avait déjà dit qu'ils avaient tué des nôtres plusieurs fois par trahison...

LUKA LE TORDU : Ils sont comme ça, les Turcs. Une fois, ils sont venus à mon moulin...

ALEKSA : Mais tais-toi, toi et ton moulin ! Alors, ensuite, Ninko ?

NINKO : Nous préparons nos armes, nous attendons. Eux, de plus en plus proches, se mettent à crier : « On est des vôtres, on est des vôtres ! » Le commandant du bataillon, Milislav Nedeljković, saute de la tranchée, s'approche de l'officier turc et ils se donnent l'accolade. Nous nous disons qu'ils se rendent vraiment, nous sortons de la tranchée, quand ces putains de Turcs relèvent leurs fusils et les pointent vers nous. La première ligne fait feu puis se couche, la seconde est à genoux, la troisième debout ; ils frappent à vingt mètres. Impossible d'épauler son fusil — comme si on était devant le peloton d'exécution. Srećko le pharmacien est tombé la cigarette aux lèvres... Le commandant du régiment, Aleksandar Glišić, se met à courir, il lance un cri : « Avec moi ! Avec moi, haut les cœurs ! » Et nous, c'était comme si quelqu'un nous avait poussés ; nous mettons nos baïonnettes. La tuerie commence. Une vraie boucherie. Seulement des cris et du sang. Une balle s'est fichée au beau milieu du front d'Aleksandar Glišić. Il est tombé raide mort. Raide. On entend alors résonner sur le champ de bataille : « Major Glišić ! Major Glišić ! » Personne ne dit qu'il est mort, toute l'armée crie, la terre tremble : « Major Glišić ! Major Glišić ! »... Et alors, à travers le nuage de poussière et de poudre, une vive lumière a percé, comme le soleil de midi à la Saint-Pierre, et nous avons vu, alors que nous baissions les bras, notre saint Georges sur son blanc destrier, une lance d'or à la main. Il est apparu dans le ciel, et il a disparu aussi vite...

ALEKSA : Il est apparu aussi à nos blessés à Kutine.

NINKO : Nous avons été pris d'une force incroyable, les Turcs ont pris la poudre d'escampette et depuis leur campement ils ont sorti des canons et ont ouvert le feu sur nous. J'ai eu juste le temps de voir un énorme bloc de terre s'envoler... C'est là que nous avons battu l'armée du Vardar à plate couture ; plus tard, on l'a achevée à Bitola... Bon alors, on la fait cette demande ou bien je m'en vais ?

L'INSTITUTEUR : Assieds-toi, Gavrilo va arriver dans un instant.

ALEKSA : J'ai été blessé à Kutine, il y a presque quarante ans par les forces turques de Novi Pazar. Mon grand-père, Rade Vuković, qui était sous les ordres de Karageorges, est tombé tout près d'ici, là-haut, à Mišar. Les porte-étendards étaient choisis pour leur courage, leur beauté et leur grande taille. Mon fils Mihajlo est tombé au Kosovo, et Gavrilo a perdu une main en Macédoine, près du village de Pestišino, sur la cote 550, dans un combat sanglant contre les Bulgares. Parmi nous, les Vuković, il ne reste plus personne d'apte à la guerre... Maudit pays. Dès qu'un enfant naît on sait qu'il va tomber quelque part pour la liberté. Et nous, soit nous sommes vivants mais sans liberté ou alors on a la liberté mais sans exister. Comme si la liberté et la vie ne pouvaient pas se mettre d'accord. Ces deux-là ne vont pas de pair dans ce pays.

Le gros Vojo découpe quelque chose avec son canif et mange ; en fait, comme il le dirait lui-même, il s'amuse plus avec la nourriture qu'il ne mange. Rajko lui donne une bourrade sur son large dos.

RAJKO : Reci Vojo, mon ami, dis-leur comment tu as failli perdre la tête à cause de ta graisse. Raconte-leur s'il te plaît, allez !

RECI VOJO : Une connerie... On s'était fourrés dans une tranchée sur la Vučja gora, on était restés sans manger pendant un mois. La troupe crevait de faim, et moi j'avais perdu 100 grammes. « Tu dois bouffer », disent les autres, et

ils me dénoncent. On m'amène devant un certain Rosić, un lieutenant, qui mesurait plus de deux mètres et était maigre comme un clou. Il me lance un regard de sa hauteur, et fixe mon estomac : « D'où ça te vient, ça ? » Quoi, je demande. « Ce miracle. Cette désolation. Cette horreur ». C'est de naissance. « Tu as toujours été comme ça ? » Toujours. J'ai même été plus gros, là je me suis un peu resserré. Quand je lui dis ça, il brandit son pistolet : « C'est moi qui vais te resserrer, et tout de suite, voleur ! Tu manges dans ton coin pendant que tes camarades crèvent de faim ! » Je fais mes adieux à la vie mais je crie : « Honte à toi, monsieur le lieutenant ! Peu importe que je doive porter sur mes jambes l'équivalent de trois hommes, mais en plus tu m'insultes ! Je suis malade, et tu me blâmes d'être malade ! Et d'où ça te vient, ça ? » Il se regarde, il ne voit pas de quoi je parle. « Quoi », il dit. « Ta taille !? Tous les soldats sont trop petits d'au moins un pied, et regarde comme toi tu es grand ! Et contrairement à moi, tu n'es pas comme ça de naissance, mais tu es devenu comme ça plus tard, alors que ta troupe n'a pas eu le temps de grandir... » Après, il m'a offert une cigarette et m'a dit au moment de se séparer : « Trouve une solution pour te serrer... et moi, je me voûterai ».

Trois jeunes hommes ivres approchent de la taverne en chantant. Pour ne pas perdre de temps, ils boivent à la gourde tout en marchant. Ils s'arrêtent et observent les hommes en pleine discussion... L'un d'eux se détache, s'approche de la table, s'accoude en touchant presque Rajko le Coq de la tête.

MIKAN : Si je te vois encore une fois te dandiner autour de ma maison et de ma femme, je te briserai l'autre jambe. C'est devant ma maison que tu as cru bon de gratouiller ta tambura ? Je ne te frapperai pas comme les autres l'ont fait, moi, je te défigurerai, espèce de pourriture boiteuse !

RAJKO : Bas les pattes, Mikan.

Vane l'Orphelin s'approche du jeune homme, l'attrape par le bras et l'éloigne.

VANE L'ORPHELIN : Laisse-le et quitte la taverne.

MIKAN : Gamin, je vais t'écraser comme un pou.

Aleksa, silencieux, entre dans la taverne.

MIKAN : Rajko, écoute bien ce que je te dis : si tu reviens chanter devant chez moi, c'est ta mère qui va le regretter !

Ses amis essayent d'apaiser la rage de Mikan et de l'éloigner.

DANE : Allez, Mikan, qu'est-ce qui t'arrive ?

BAĆA : Laisse tomber le Coq. Laisse l'estropié.

DANE : On y va. Il y a d'autres tavernes.

MIKAN : Attends seulement que je lui arrache la tête.

Aleksa sort de la taverne, une carabine à canon coupé à la main.

ALEKSA : Qui est-ce que tu vas écraser, fils d'enfoiré ? Fous le camp ! Tire-toi !

Les jeunes hommes disparaissent dans la nuit... Rajko essaie de se justifier.

RAJKO : Il est fou. Je n'ai fait que passer devant chez lui.

LUKA LE TORDU : Et tu n'as pas chanté ?

RAJKO : Sur mon honneur, non... J'ai peut-être fredonné dans ma barbe. Je chante à longueur de journée alors va savoir, quand je passe à côté de telle ou telle maison.

LUKA LE TORDU Arrête de mentir, bon sang ! Tu pousses la chanson à des femmes mariées toute la sainte journée.

RAJKO : Qui ment ? Moi ? Mais quand est-ce que je t'ai menti ?

LUKA LE TORDU : Hier. Tu m'as dit que tu avais le peuplier le plus haut des Balkans : « Des gens sont venus, ils l'ont mesuré et m'ont félicité ».

RAJKO : Ce n'est pas exact. Tu vois comme tu mens. Je t'ai dit qu'ils l'avaient mesuré et que le plus haut se trouve en Europe... Tandis que dans mon jardin, ce n'est que le troisième.... D'abord ; et ensuite, pour le chant, j'ai bien vu, dans le monde civilisé, que des orchestres entiers jouent sous les fenêtres et les balcons. Ici, tu ne peux pas passer devant un portail sans te faire attaquer à la hache. Et ce n'est pas parce que les maris sont jaloux, mais parce qu'ils aiment tuer... Pour moi, il n'y a qu'une seule femme au monde – ma Smiljka. Rien qu'elle.

NINKO : Autant que je sache, c'est la femme du lieutenant Tasić ?

RAJKO : Plus maintenant ! Avant, c'était la femme du lieutenant Tasić !

NINKO : Et c'est à cause de toi qu'elle l'a quitté ?!

RAJKO : À cause de lui. Les femmes quittent leurs maris à cause des maris, et c'est après qu'un autre mari arrive. Allez, les gars, on s'en chante une – c'est la fête. Recite Vojo, on chante la mienne, pour qu'ils entendent combien je l'aime, et comment. Accompagne-moi.

Rajko chante, et Vojo, de sa basse, l'accompagne.

RAJKO :

À travers rues et cours
La Save a débordé,
Tout le village est debout
Il n'y a que ma Smilja qui dorme.

Qu'elle dorme, qu'elle dorme,
La Save se retir'ra.

Tout le village est aux champs,
On laboure beaucoup,
Les gens bêchent depuis l'aube,
Il n'y a que ma Smilja qui dorme.

Qu'elle dorme, qu'elle dorme,

C'est pour elle que Rajko laboure.

Ninko Belotić, à qui il manque la jambe droite, prend les béquilles qu'il a taillées de ses mains.

NINKO : Ça fait deux mois qu'on planifie d'envoyer une pétition pour la Saint-Guy — et vous n'êtes pas fichus de vous rassembler. Et moi, estropié comme je suis, j'ai fait le tour des villages, trouvé des familles et j'ai compté les gens... Mićun, tu n'étais pas obligé d'accepter des tâches qui ne t'intéressaient pas. Tu n'es pas estropié, ni toi ni aucun des tiens.

L'INSTITUTEUR : Tu parles comme un païen, Ninko Belotić. Comme un païen. Et qui donc, si ta mémoire te sert autant que ta haine, lors du Dimanche de la Résurrection de Lazare, pendant la fête des enfants, qui donc disait devant l'église qu'il fallait aider les enfants des soldats morts au combat ? Qui en a parlé le premier ? Moi, j'aide mes élèves autant que je peux, car on ne se souvient pas des instituteurs pour ce qu'ils ont dit, mais pour leurs actes de bonté. Toi, tu n'as jamais eu de maître, alors tu ne sais pas de quoi je te parle.

LUKA LE TORDU : Hé, les gars, il y a de la place pour nous aussi dans votre pétition ? Si vous pouviez juste nous mentionner, pour la forme.

NINKO : Qui ça, « nous », Luka ?

LUKA LE TORDU : Nous, ceux qui sont comme ça de naissance. Rien qu'à Brestovac, nous sommes quinze. Auprès de qui je peux me plaindre, moi ?

NINKO : Auprès de ton père ! Moi, je me plains de celui qui m'a « fait » comme ça. Je n'ai rien à reprocher à mon père...

Georges le Gendarme surgit de l'obscurité... Les hommes regardent de travers leur voisin en uniforme, qui jette un coup d'œil dans la taverne.

GEORGES : Où est Gavriilo ?... Vous avez entendu ma question ?

RAJKO : La taverne, c'est pour prendre des nouvelles, pas pour subir un interrogatoire.

GEORGES : Rajko, la ferme.

RAJKO : Tu fais des menaces ?

GEORGES : Je te dis seulement de la fermer !

RAJKO : Tu ne vas tout de même pas encore pousser tes gars à me briser les côtes ? Hier encore, tu étais un paysan et maintenant que tu as enfilé l'uniforme, tu veux tout de suite faire la loi au village. Tu lèves ta matraque ici, tandis qu'à Šabac, tu fais profil bas.

GEORGES : Rajko...

RAJKO : Et quand vous m'avez brisé les reins à Mišar, je me vengerai un jour en vous buvant le sang.

GEORGES : Qui t'a frappé à Mišar ?

RAJKO : Tes sales chiens !

GEORGES : Tu veux que je te dise qui t'a frappé, chien de menteur. Ce sont les frères de Darinka Popović, de Bogatić, qui t'ont frappé. Tu as oublié ce que tu as fait à cette fille ?

RAJKO : Et comme par hasard, son frère aîné travaille avec toi ? N'est-ce pas ? Tu entends ce que je te demande ? Pas vrai que Slavko est gendarme ?

GEORGES : Oui oui.

RAJKO : Alors, il m'aurait frappé jusqu'à minuit à titre personnel, et après minuit à titre professionnel. Et qu'est-ce qu'il a besoin de régler les problèmes de sa sœur en uniforme ? On lui a donné un uniforme pour protéger l'État ou bien sa sœur ? Si je lui avais rendu ses coups, j'aurais sûrement pris quelques années de taule, parce que ce n'aurait pas été le frère de Darinka que j'aurais frappé, mais un gardien de l'ordre, de la paix et de la loi. Pourquoi n'est-il pas venu en civil, comme un homme ?

GEORGES : Parce que toi, tu n'es pas un homme. Il est venu habillé comme tu le méritais. Tu peux rendre grâce à Dieu qu'il ait été en uniforme, sinon il t'aurait tué. Tu as déshonoré sa famille pour toujours ; tu as préparé le mariage, amené tes amis, tu t'es amusé, tu as emprunté de l'argent...

Sur le talus, juste à côté, on entend le bruit que font des cavaliers... Georges regarde sa montre.

ALEKSA : Georges, pourquoi vous avez fait du raffut le long de la Save cette nuit ?

GEORGES : À cause de l'attentat.

ALEKSA : Quel attentat ?

Georges les considère, il ne sait s'ils se moquent de lui ou s'ils sont sérieux.

L'INSTITUTEUR : Hein, quel attentat ?

GEORGES : Vous n'avez pas entendu ce qui s'est passé à Sarajevo ?... L'héritier du trône, Ferdinand, a été assassiné.

Tous ceux qui se tenaient debout s'assoient doucement ; seul l'instituteur Mićun se lève.

L'INSTITUTEUR : François-Ferdinand, assassiné ? Le grand Archiduc ?

GEORGES : Lui et sa femme.

L'INSTITUTEUR : La duchesse Sophie Chotek ?

NINKO : Qui les a assassinés ?

GEORGES : Nous aurons un rapport complet demain matin. Selon les premières informations, les auteurs de l'attentat sont de Belgrade.

ALEKSA : De Belgrade ?

GEORGES : Des lycéens.

ALEKSA : Des lycéens ?

GEORGES : Des lycéens.

ALEKSA : Des démons, pas des lycéens ! Des démons !

GEORGES : Ils ont passé la Save pas loin d'ici pour se rendre à Sarajevo.

RECI VOJO : Et pourquoi ils les ont assassinés ?

NINKO : Comment ça « pourquoi » ? Ça va bientôt faire une année complète que nous n'avons pas fait la guerre. Les gamins avaient soif de feu et de sang !

L'INSTITUTEUR : Qu'on leur dresse une statue ! Je pressentais que quelque chose allait arriver. On en avait assez de la tyrannie et de l'injustice monarchiste !

ALEKSA : Il aurait mieux valu qu'ils apprennent leurs leçons, lisent leurs livres – se remplissent le cerveau plutôt que leurs fusils... Et les autres, en face, ils vont renforcer eux aussi leur garde ?

GEORGES : Plus un oiseau ne passera au-dessus de leurs lignes.

ALEKSA : Putains d'Allemands, ils vont tuer mes enfants.

Le vieux part en courant, une carabine à la main. Vane tente de l'arrêter.

VANE L'ORPHELIN : Aleksa ! Arrête, Aleksa !

GEORGES : Qui a fait la traversée ?... Dites-moi, j'ai ordre de tirer sur quiconque traverse le fleuve.

LUKA LE TORDU : Gavriilo, Mile et Žoja.

GEORGES : Et Katarina ?

Les présents se regardent, étonnés par la question.

LUKA LE TORDU : Qui ça, Katarina ?

GEORGES : Ma femme. Est-ce qu'elle est avec eux, elle aussi ?

LUKA LE TORDU : Pardi, Georges, qu'est-ce qu'elle ferait avec eux ? Tu sais bien toi-même pourquoi ils sont partis...

GEORGES : Ne mens pas ! Elle est avec eux... Ils vont la tuer...

Georges part lui aussi en courant vers le fleuve... Luka le Tordu se signe.

LUKA LE TORDU : Bon Dieu, quelle tristesse de voir un vieux devenir fou.

RAJKO : Il n'a pas la vie facile, mais que veux-tu !

III.

DERNIÈRE CONTREBANDE AVEC LE GRAND EMPIRE

De l'obscurité où est plongé le fleuve émerge une barque en chêne, pleine de tonnelets d'eau-de-vie. Environ minuit. Gavriilo se tient à la proue. La barque s'échoue sur le sable ; le jeune homme saute, tire la chaîne. Il se retourne, tend l'oreille... On entend seulement les grenouilles de la Save. De derrière les tonnelets longeant la barque, Mile Vuković, le frère de Gavriilo, arrive ; c'est un bossu à l'âge indéterminé. Il s'aide d'une rame. Il est suivi de Žoja le Pêcheur, infirme de la jambe gauche ; il a un pied-bot, il marche sur la pointe des orteils. Les estropiés et « commerçants » de Brestovac observent la rive de l'empire austro-hongrois.

MILE : On décharge ?

GAVRIILO : Attends... Vous entendez quelque chose ?

MILE : Non... Rien.

GAVRIILO : Dans la forêt ?... Là... Žoja, tu as entendu, toi ?

ŽOJA : Mais non ! Qu'est-ce que tu veux entendre, avec ces énormes grenouilles.

Žoja souffle dans ses mains jointes. Un hululement s'élance. Gavriilo lui tape dans les mains.

GAVRIILO : Ne commence pas ta flûte.

MILE : Qu'est-ce que tu as entendu ?

GAVRILO : Comme quand l'armée se prépare à l'attaque, au front, la nuit. Un cliquetis.

ŽOJA : Ça cliquète dans ta tête. Ça t'est resté du front... Les gars étaient là, ils ont attendu, attendu, et puis ils sont partis. On a deux heures de retard.

MILE : Mon Dieu, il n'y a qu'ici qu'on peut voir ça : on transbahute notre rakija à minuit de l'autre côté de notre fleuve, à des gens qui sont de notre peuple et de notre pays. Tout est à nous, et on veut nous tuer.

ŽOJA : Tout ça, c'est à cause de la glandée. Tant qu'on leur autorisait à faire paître leurs cochons en Serbie, on était gentils. Mais quand on leur a demandé de faire paître notre bétail sur leurs champs de maïs, ils ont été pris de convulsions... Qu'est-ce que t'as, bon sang ? Ça cliquète encore ?

GAVRILO : Donne la carabine.

ŽOJA : Je ne l'ai pas prise.

GAVRILO : Pourquoi ?

ŽOJA : Parce que Georges le Gendarme m'a dit : si on vous attrape avec des armes, ils vont te confisquer la barque. Cette barque, c'est tout ce que j'ai.

GAVRILO : Tu leur as donné le tabac ?... Et est-ce qu'ils ont demandé d'où il venait ?

ŽOJA : Non. Ils estiment que c'est leur dû.

GAVRILO : À partir de cette nuit, ils vont se mettre à le fumer au tchibouk... charognes de gendarmes... Je vais à l'abri.

Gavrilo sort le pistolet de son ceinturon, le sert entre ses genoux – il l'arme. Il part le long de la berge... Mile et Žoja scrutent l'obscurité.

ŽOJA : Les nerfs de ton frère ont complètement lâché.

MILE : Je le comprends, avec tout ce qu'il a vécu durant la guerre.

ŽOJA : Mais même avant, il avait un grain. Nous avons dû mentir pour couvrir ses batifolages. Ce soir, il est allé conter fleurette, et toi, Žoja, un coup de rame par-ci, un coup de rame par-là. Expose-toi pour le joli cœur.

MILE : Quels batifolages ?

ŽOJA : Tu ne sais donc pas pourquoi il est arrivé en retard ? Il faut que ça soit moi qui te le dise ?

MILE : Sur ma vie, je n'en sais rien.

ŽOJA : Il était avec Katarina, la femme du Gendarme. Juste sous la maison du Gendarme, en plus. Je passais là, j'ai failli marcher sur eux. Ils pourraient se cacher, au moins, un peu de décence, mais non : ils se prennent là où ils sont. Comme des bêtes. Ils se prennent avec les dents, avec les ongles, ils se mordent et se lacèrent, se déchirent, à peine s'ils ne se font pas mourir, s'attrapent aux yeux... Moi aussi, j'ai baisé, mais il y avait une certaine tenue – au moins on savait avec qui on était. Mais elle lui... Cette donzelle en dentelles lui monte à la tête, retiens ce que je te dis. Elle lui fera un mauvais tour.

MILE : Avec Katarina, la femme du Gendarme... Encore ?

ŽOJA : Et tu sais ce qui va finir par arriver : Georges va nous tirer comme des lapins. Mais pas à cause de sa femme, il va nous tendre un piège un jour quand nous reviendrons avec la marchandise, et – pan ! pan ! Ce sera un plaisir de voir comme il nous tuera. Il n'est pas assez fou pour faire de la taule à cause d'une pute. Il a tué des gredins pendant le service... On va même le faire avancer... On lui donnera du grade sur le cadavre de Žoja.

MILE : Tu crois que Georges est au courant ?

ŽOJA : Non. Mais les enfants de Šabac chantent, quand ils le voient : « Voilà notre gendarme, que sa femme trompe ! » Un essaim d'enfants l'entoure... Mile, voilà quelqu'un... Là-bas...

MILE : L'armée.

ŽOJA : Pousse la barque... Allez !

MILE : Attends. Où diable vas-tu ? Je ne vais pas laisser mon frère... Gavro ! Gavro !

On entend la voix de Gavrilo dans le noir : Fuyez ! Fuyez !... Mile et Žoja poussent l'embarcation ; ils sautent dedans, s'éloignent avec les rames... Gavrilo arrive en courant, saute sur la proue.

GAVRILO : La police hongroise. Vite ! Vite !

Le long de la rive résonnent des cris et des ordres. Des coups de fusils claquent. Žoja gémit, porte la main à la poitrine et s'effondre au fond de la barque. Sur son dos, un filet de rakija jaillit d'un tonnelet. Accompagnée d'un feu nourri, la barque disparaît dans la nuit.

IV.

HIRSIZ YATAGI

Devant la taverne, l'Instituteur Mićun va de lanterne en lanterne, saisi par la véhémence de son discours. Il fait de grands gestes, un journal à la main.

L'INSTITUTEUR : Depuis l'annexion, cela fait la deuxième fois qu'il y a un million de soldats, on les met à la frontière, ils montrent leurs armes, ils menacent, humilient, insultent. Reci Vojo, qu'est-ce que ta sœur t'écrit de Sarajevo, qu'est-ce qui est interdit là-bas ?

RECI VOJO : Par décret de l'Administration territoriale de Bosnie-Herzégovine, tout ce qui porte le nom serbe est interdit, mon ami : les sociétés culturelles, les organisations populaires et sportives, les cabinets de lecture, l'Association du clergé orthodoxe... Tout, quoi !

L'INSTITUTEUR : Et Oskar Potiorek veut tout particulièrement anéantir les socialistes, il est imbu du rôle pangermanique de l'Autriche, en vrai chien des Habsbourg. Les Serbes de Bosnie émigrent depuis des années, ils fuient, ils abandonnent leurs foyers et leurs ancêtres – à cause de qui ? Je vous le demande : à cause de qui ?! Je vais vous le dire, moi, maintenant, à cause de qui, dans le *Messenger slave*. Vous allez voir qui sont ceux qui ont tué nos héros : « Quand il montera sur le trône, l'archiduc hériter portera ce titre : Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, de Slavonie, de Galicie, de Lodomélie, de Rama, de Bosnie et d'Herzégovine – où il est encore aujourd'hui « couronné » – c'est moi qui souligne – roi de Coumanie et d'Illyrie, Roi de Jérusalem, Duc de Raguse et de Zara, Seigneur de Kotor »... et encore une centaine d'autres titres... Et à quoi ressemblerait celui qui règnerait en imposteur sur tous ces peuples ? En voilà le portrait exact et fidèle de son distingué secrétaire : « Sa grande passion est la chasse. Au printemps dernier, le compte des bêtes qu'il a tuées s'élevait à environ 500 000. En une seule partie de chasse en Bohême, il a abattu 2 140 têtes de petit gibier. À Blumbach, en un seul jour, il a tué au fusil 53 bouquetins. Durant les chasses qu'il a pu faire jusqu'à nos jours, il a tué plus de 6 000 cerfs... » Voilà, même s'il n'avait rien fait d'autre, il faudrait le tuer pour avoir fait un tel carnage de bêtes innocentes.

NINKO : Parmi cette centaine de peuples en esclavage, pourquoi personne ne s'est trouvé pour le tuer ? Pourquoi nous ? Je te le demande...

Gavrilo, Mile, Aleksa et Vane arrivent, portant Žoja, blessé ; ils le font entrer dans la taverne... Les hommes se lèvent, se demandent ce qui s'est passé. Gavrilo sort, il s'essuie le sang de la main.

GAVRILO : Vite ! à Šabac, Trifun, chez le docteur Grec. Allez !

Un homme minuscule, jamais dessaoulé, se lève docilement, tenant une bouteille et une cravache.

TRIFUN : Mon cheval va crever, Gavro. Je suis arrivé il y a moins d'un quart d'heure.

Gavrilo le tire à part, à côté des filets de pêcheurs.

GAVRILO : Tu l'as amenée chez sa tante ?

TRIFUN : J'ai eu du mal. Il y avait des gendarmes tout au long de la route, à cause de cet atten... atten... à cause de celui qu'ils...

GAVRILO : *Dépêche-toi. Tiens. Gavrilo lui donne un billet de banque et repart vers la taverne, mais une voix dans le noir l'arrête : Gavrilo ! Qui est là ?*

GEORGES : Je voudrais te demander quelque chose. *Le jeune homme s'approche du filet derrière lequel se tient Georges le Gendarme. Où est ma femme, Gavrilo ?*

GAVRILO : Ta femme ?

GEORGES : Il paraît que c'est la mienne.

GAVRILO : Et pourquoi tu demandes où est ta femme ?... Tu sais très bien où j'étais cette nuit.

GEORGES : Je sais, et c'est bien pour cela que je te le demande.

GAVRILO : Si tu le sais, alors ne me demande pas. Tu peux m'arrêter parce que j'ai passé la frontière, ou bien faire comme si de rien n'était, au moins tant que tu fumeras mon tabac de contrebande.

GEORGES : Je n'ai jamais fumé de ta daube. Celui-là, je l'achète avec mes sous à moi. Ceux qui fumaient ton tabac ne sont plus sur ce poste. À présent, ici, il n'y a plus que des hommes qui ne fument pas... Où étais-tu avant de traverser la Save ? C'est ça, que je te demande !

GAVRILO : Tu es en train de me faire passer un interrogatoire ?

GEORGES : Je voudrais te demander quelque chose qu'on n'a jamais demandé poliment à Brestovac : laisse ma femme tranquille, garde tes distances – s'il te plaît ; ne me pourris pas la vie, ne détruis pas mon foyer... Gavriilo, sinon je vais te tuer, je ne t'adresserai plus la parole tant que je ne t'aurai pas tué, je le jure sur cette croix.

Georges sort son briquet-tempête, le bat d'une main tremblante, allume son tabac et jette le briquet aux pieds du jeune homme. Il s'éloigne comme s'il fuyait devant la menace qu'il représente lui-même... Gavriilo ramasse le briquet.

Dans le noir s'élève la voix de Georges, semblable à un cri : Hirsiz yatagi ! Hirsiz yatagi !

Aleksa s'approche de son petit-fils, qui reste là à contempler le briquet.

ALEKSA : Il menace de te tuer, c'est ça ?

GAVRILO : Eh oui, pépé, eh oui.

ALEKSA : À cause de sa femme.

GAVRILO : Oui. À cause de sa femme.

ALEKSA : Il a raison. Il n'a qu'à te tuer. Ta femme attend un enfant, et toi, tu lui prends sa grognasse. Tu laisses ta femme enceinte trimer pour tout gérer à la maison. Tout ce qu'elle fait, partout où elle va, elle ne fait que chialer. Elle chiale toute la journée. Et moi, à mon âge, je dois mentir pour te couvrir. Je n'ai jamais menti pour moi.

GAVRILO : Pépé, arrête...

ALEKSA : Qu'est-ce qu'il vaudra, cet enfant, si sa mère l'attend en chialant. Tu as quelque chose dans le ciboulot ? Les Vuković ont combattu des armées, des villes et des empereurs, mais ils n'ont jamais touché aux femmes des autres ! Jamais. Tu devrais avoir honte.

Le vieux retourne à la table.

RAJKO : Aleksa, ça veut dire quoi, ce qu'il a dit – hirsiz yatagi ?

ALEKSA : Repaire de coquins. Caverne de voleurs... C'est une grosse insulte pour les Turcs.

LUKA le TORDU : Pourquoi tu n'as pas traduit tout de suite, que je lui montre, moi, où est la caverne de voleurs !

RAJKO : Face à celui qui ne connaît pas sa langue, n'importe quel imbécile peut offenser.

V.

ÉPELER L'AMOUR

Georges, Katarina et la tante de cette dernière, Slavka, sont assis autour d'une table sur laquelle est tendue une nappe de dentelles blanches.

Georges est en habits de paysan ; il paraît plus jeune et de bien meilleure composition. Devant lui se trouve un bocal avec des prunes confites et un verre d'eau. On dirait qu'ils sont assis là depuis des années.

La jeune femme fixe un point vague sur le plancher. La tante, qui a fini de vieillir, observe en cachette chaque mouvement tandis qu'elle fait des points de dentelle. Elle est couverte d'un châle en dentelles.

Georges éteint sa cigarette et dit à voix basse, presque suppliant.

GEORGES : Katarina, allons à la maison.

La tante déplace le plateau sur lequel est disposé le service.

LA TANTE : Sers-toi, Georges.

GEORGES : Merci bien... On y va ?

Katarina soupire, croise les mains, continuant de regarder par terre.

KATARINA : Et qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

Georges fait mine de répondre, s'arrête, regarde la tante.

GEORGES : Slavka, pourrais-tu nous laisser un instant tous les deux tous seuls ?

LA TANTE : Non. Ce n'est pas dans ma maison que vous vous disputerez ou que vous vous battrez. Faites-le chez vous, à la campagne, mais certainement pas ici !

GEORGES : Je veux juste discuter.

LA TANTE : Eh bien, discutez. Je ne vous gênerai pas si vous discutez raisonnablement. Voilà, ne vous gênez pas... comme si je n'étais pas là.

La tante déplace la table et se rassied, les regardant derrière ses étroites lunettes... Georges lève le poing comme s'il allait broyer la table, mais il retient son geste et baisse le bras doucement du côté du cendrier, comme si ce n'était pas le sien.

GEORGES : Slavka, je te prierais...

LA TANTE : Il n'y a rien à me prier. On n'est pas dans un poste de gendarmerie, ici, ni dans une pièce d'interrogatoire – sans témoins.

GEORGES : J'aurais juste voulu...

LA TANTE : Je t'en prie : mon mari était officier, Dieu ait son âme, mais il n'a jamais commandé ici, ni crié, ni donné d'ordres. À la caserne comme à la caserne, à la gendarmerie comme à la gendarmerie, et à la maison comme à la maison ! Si vous devez « discuter » de choses qui ne sont pas pour moi, alors elles ne sont pas plus pour cette maison. C'est clair ?... Si oui, alors faites comme bon vous semble.

Katarina pose les mains sur la table et regarde pour la première fois cet homme fatigué.

KATARINA : Vous pensez que nous pouvons continuer à vivre comme si rien ne s'était passé ?

GEORGES : Et qu'est-ce qui s'est « passé » ?

KATARINA : Eh bien... j'ai... quitté votre toit.

GEORGES : Et moi, je le quittais bien, quand je vivais seul... et puis je revenais, une fois bourré.

KATARINA : Vous reveniez chez qui ?

GEORGES : À la maison.

KATARINA : Je voulais dire : à la maison, vous reveniez voir qui ?

GEORGES : Personne.

KATARINA : Vous voyez, je ne reviendrai chez personne.

La tante bouge sur sa chaise, tousse, et Georges se contente de baisser la tête.

GEORGES : Ce matin, j'ai démissionné de mon poste.

KATARINA : Vous avez démissionné ? À cause de moi ?

GEORGES : Je t'ai laissée trop longtemps seule, pendant des jours.

KATARINA : Je vous prie, je vous demande instamment, si vous avez démissionné à cause de moi, de repartir sur le champ et de vous dédire. Je ne veux en aucun cas me sentir coupable. Vous n'avez pas pris l'uniforme à cause de moi, et ce n'est pas à cause de moi que vous le quitterez. Votre uniforme est votre problème !

LA TANTE : Cathy, ma chérie... pas de brusquerie, mon enfant.

GEORGES : J'ai vécu pendant quarante ans de la terre et de la menuiserie, et je vivais mieux et plus paisiblement. J'ai revêtu l'uniforme pour voir le monde et me faire de nouveaux amis ; j'ai seulement vu la misère, je me suis fait de nouveaux ennemis et ai perdu les anciens... J'ai pensé à une chose, si tu veux je vends tout et nous nous installons en ville. Ici, à Šabac, ou quelque part plus près de ta famille, plus près de Valjevo... Tu n'es pas faite pour la campagne.

KATARINA : Et est-ce que vous êtes fait pour la ville ?

LA TANTE : Georges, sers-toi... Ce n'est que le début de juillet, et il fait déjà si chaud.

L'homme sourit, impuissant, triste ; il se passe le revers de la main sur le front, comme s'il en essuyait la sueur.

KATARINA : Puisque nous en sommes à parler si ouvertement, je me dois de vous dire quelque chose afin que tout soit clair et franc entre nous : je ne vous ai jamais aimé, et je ne pourrai jamais vous aimer

GEORGES : Je le sais bien.

KATARINA : Que savez-vous ?

GEORGES : Eh bien, ça.

KATARINA : Que je ne vous ai jamais aimé ?

GEORGES : Oui.

KATARINA : Pardi, quel sorte d'homme êtes-vous, vous le « saviez » et pourtant vous m'avez pris pour femme ?

GEORGES : Et quelle sorte de femme es-tu, toi, pour t'être donnée à moi dans ces conditions ? D'ailleurs, je n'y ai jamais cru. Ça existe peut-être chez les jeunes, avant le mariage, quelques mois, et après ça passe.

KATARINA : Qu'est-ce qui passe ? Qu'est-ce que c'est que ce « ça » qui passe ?

GEORGES : Eh bien, ça...

KATARINA : L'amour ?

GEORGES : Oui...

KATARINA : Et que reste-t-il, quand tout passe ?

GEORGES : Les soucis.

KATARINA : Et rien d'autre ? Seulement les soucis ?

GEORGES : Rien d'autre... Seulement les soucis.

La tante, songeuse, hoche de la tête... Georges et Katarina se figent à nouveau ; la conversation, pour la énième fois, en est revenue au point de départ. De la rue on entend du brouhaha, du bruit, des chants. La tante se lève pour voir ce qui se passe : elle ouvre la fenêtre. Georges, sûrement par habitude, se tourne vers le « théâtre des événements ». La chambre se remplit de voix d'enfants stridentes, qui ressemblent à des paroles criées plutôt qu'à des chants.

LES ÉCOLIERS :

Heureuse la mère qui t'a mis au monde,
Pour que tu nous conduises à la liberté !
Heureux le pays qui te possède,
Il te célébrera des siècles durant !
Tous les Slaves t'acclament aujourd'hui :
Hé, Gavriilo, aigle superbe,
Héros de Sarajevo !

Puis on entend les cris : Gavriilo ! Gavriilo !

[...]

Gorges se relève en prenant appui sur la table du bout des doigts.

GEORGES : Katarina, allez... Viens, on y va !

La jeune femme le regarde, veut dire quelque chose – éclate en larmes, pose la tête sur la table en froissant des mains la nappe de dentelles. La tante approche de sa nièce et essaye de la calmer.

LA TANTE : Cathy, ma chérie... Ma petite Cathy...

KATARINA : Tata... je n'en peux plus... C'est un homme bon, mais je n'ai pas besoin de sa bonté... À la maison, papa m'avait donné de la bonté pour toute ma vie, et j'en suis partie... Je n'en peux plus...

LA TANTE : Georges, laisse-nous seules cinq minutes. *Celui-ci écarte les bras, comme s'il se rendait enfin.* Après, c'est moi qui sortirai. Là, comme ça, ça ne marche pas. *Georges*

quitte la pièce... La tante, avec détermination, relève la jeune femme en pleurs. Calme-toi. Qu'as-tu à t'avachir sur la table. Ça ne sert à rien de pleurer. Sois raisonnable maintenant : ou bien tu lui dis tout, et il n'a qu'à disparaître et toi, tu fais tes valises pour Valjevo ; ou bien tu reviens et tu oublies ce diable, cet escroc, ce satrape...

KATARINA : Tata...

LA TANTE : Ça suffit, je t'en prie ! Ça suffit ! Un coup ce vaurien t'aime, il ne peut rien faire sans toi, et pourtant il en épouse une autre. Il se comporte comme un rustre, un voyou. Il a pris une femme pour la maison, une femme pour la cour, une femme pour les champs, une femme pour accoucher, pour trimer comme une Nègre, pour l'attendre et pour pleurer, et il en aime une autre, qu'il pourrait tuer si elle était à lui. S'il ne t'a pas prise, c'est pour les mêmes raisons que celles pour lesquelles il t'aime. Si tu n'avais pas ces qualités, qui sont des défauts chez une femme, il ne te regarderait même pas ! Je les connais depuis soixante ans : on n'a jamais vu de dévoyé pareil ! La canaille ! *La tante lisse la nappe, la remet en place. Arrête de froisser ma nappe... Et puis Georges a raison quand il dit qu'il ne reste plus que les soucis. Je le sais bien, tu peux me faire confiance. Il n'a qu'à tout vendre, et partez le plus loin possible de ce vampire, de ce monstre. Reprends tes esprits ! Réfléchis avec ta tête plutôt que de la frapper sur la table. Tu ne mérites pas un homme comme Georges, mais il est tout de même mieux que celui pour qui tu pleures...*

Georges entre, résolu à mettre fin à ce supplice.

GEORGES : Très bien, Katarina, je me suis fait à l'idée. Tu ne veux plus vivre avec moi ?

KATARINA : J'en suis incapable...

Il sort un pistolet. La tante pousse un cri, s'interpose devant sa nièce. Georges tient le pistolet sans savoir quoi faire... Fatigué, épuisé, il s'effondre sur la chaise.

GEORGES : Je vais me tuer... Cathy, je vais me tuer.

LA TANTE : Je pensais que c'était toi qu'il allait tuer.

GEORGES : Cathy... je te... je te...

KATARINA : Dites ?

GEORGES : Je te...

KATARINA : Quoi ?

GEORGES : Je te... beaucoup...

KATARINA : Vous m'aimez ?

GEORGES : Oui.

KATARINA : Quoi, « oui » ?

GEORGES : Eh bien... ça...

KATARINA : Dites-le ! Dites-le pour une fois !

Georges lève la tête, la regarde en pleurant, suppliant, prêt à prononcer ce mot terrible.

GEORGES : Je t'aime.

LA TANTE : Ne le tourmente pas, qu'il se calme.

KATARINA : Leurs langues sont gonflées à force de jurer et d'insulter. Il n'a qu'à s'entendre parler et prononcer ce « ça » à haute et intelligible voix. Ils ont appris à « prendre » les femmes et à les « amener » sans un mot, comme du bétail... Y a-t-il autre chose que vous me... et que vous n'êtes pas en état de prononcer ?

GEORGES : Rends-moi service, fais que je t'oublie, que je ne fasse pas de bêtises et que je ne devienne pas stupide. Dieu m'en est témoin, si cela ne va pas à nouveau, je t'emmènerai où tu veux. Je ne te dirai plus un mot... Je t'en prie.

Katarina se tait, elle considère son mari recroquevillé.

KATARINA : Tata, je peux te demander de venir avec nous, pour quelques jours ?

LA TANTE : Dimanche je dois aller au cimetière...

GEORGES : Slavka, je t'emmènerai tous les jours s'il le faut.

LA TANTE : Très bien... Je vais préparer mes affaires. *Dans la rue, des cris résonnent à nouveau à la gloire de Gavrilo.* Georges, est-ce que cela veut dire que le peuple entier est prêt pour une nouvelle guerre ? Pourquoi crient-ils sans cesse le nom de Gavrilo ?

GEORGES : Je ne sais pas, Slavka... Je vous attends à la voiture... J'ai déjà un Gavrilo. Ça me suffit.

Il sort précipitamment, comme s'il fuyait les mots qui emplissaient la pièce.

KATARINA : Tata, je ne t'ai pas tout dit... J'attends un enfant.

LA TANTE : Un enfant ?... J'espère que ce n'est pas celui de ce bandit ?

La tante s'assied, effondrée ; elle contemple sa nièce qui lui répond sans un mot par l'affirmative.

VI.

LA SERBIE GAGNE DES GUERRES — MAIS LE PEUPLE LES PERD

De la taverne parviennent des gémissements.

Et devant elle sont assis une bande d'amis, résolus à enfin rédiger et envoyer au gouvernement une Demande d'aide pour les « mutilés de guerre ». Tout est pareil, sauf l'enseigne : quelqu'un, par plaisanterie, a rajouté après le nom Mile deux lettres : OU ; la taverne s'appelle donc maintenant : « Chez MilOU.

Mile le bossu sort une bassine, la vide et y remet de l'eau fraîche. Luka le Tordu prépare une soupe de poisson.

LUKA LE TORDU : C'est le docteur qui châtre Žoja, ça ?

MILE : Il le bande.

LUKA LE TORDU : Il hurle à la mort, alors que la balle n'a fait que légèrement frôler son cœur... Hé, Mile, quel est l'enfoiré qui t'a rajouté ces deux lettres ?

Mile regarde l'enseigne, hausse les épaules et entre dans la taverne.

Du fleuve se font entendre les bruits du moteur d'un bateau à vapeur et celui, interrompu, d'une sirène. Luka le Tordu agite son chapeau de paille.

De la taverne sort le docteur Constantin, d'assez petite taille, replet, en habit de drap blanc, des lorgnons au bout du nez ; il consulte d'un air inquiet sa montre de poche.

LUKA LE TORDU : Hé ! Hé !... Docteur, demain matin vous irez à Belgrade dans le plus beau bateau de Serbie, le Nicolas II. Et en votre honneur, je prépare ma meilleure soupe de poisson. Vous n'en avez jamais goûté une pareille.

LE DOCTEUR : Et frais alors il est le poisson ?

LUKA LE TORDU : Regardez : ça fait cinq heures que je le cuis, et il nage encore.

Mile fait sortir Žoja de la taverne. Le blessé est couvert de bandellettes sur tout le torse. Il l'aide à s'asseoir sur une chaise, à l'ombre. Gavriilo l'observe.

GAVRIILO : Docteur, Žoja va bientôt guérir ?

LE DOCTEUR : T'as pas d'autre complice pour contrebande ? Où est Vane ?

GAVRIILO : Parti saluer les gens du village... Sérieusement, comment va-t-il ?

La question, dirait-on, irrite le docteur, sans raison apparente.

LE DOCTEUR : Et quand depuis, vous, la paysans, vous croyez à les médecins, puisque vous avez bons barbiers, bons devins et sorciers, qui vous sortent le sangue. La poitrine fait mal, sort le sangue, la tête fait mal, sort le sangue. Quand ennemis à vous ne sort pas le sangue, vous le faisez vous-mêmes.

RAJKO : Ne parle pas ainsi, docteur, nous respectons vraiment la médecine. Même que nous voudrions que notre Vane devienne docteur...

LE DOCTEUR : Qui le respecte ? Vous ?! Qui était à vous premier médecin ? Le Toma Konstantinović, un cafetier ! Le conseil insurrectionnel de la Serbie de le Karageorges l'a nommé en 1806 le chef de l'armée et la santé civile. Voilà, c'est ce que à vous était premier médecin – le cafetier ! Et qui a été premier de les Serbes accompagné avec véritable diplôme médical ?... C'était – le Jovan Apostolović, de milieu de dernier siècle, de le Novi Sad. C'est moi qui dois vous apprendre. Vous connaissez les noms de les tous ouscoques, de les pirates et haïdouks, et gens instruits – jamais entendu parler. Vous les souvenez et respectez en les méprisant ! Maintenant vous vous êtes avachis, et tout boche est le mieux. Boche, boche, et rien que boche. Vous aurez bientôt cher payer la boche, je vous dis. Le Joseph à grosse tête de la Vienne vous sert de le grand Socrate ! Que l'humanité a trouvé de nouveau après philosophes grecs, poètes après, médecins et sages ? Quoi alors ? Ça ! Ça ! Seulement ça : « Ne pas renverser – dynamite ! »

Il frappe du poing sur le couvercle de la malle accroché au mur.

RAJKO : Luka, donne-lui de la soupe.

LE DOCTEUR : En place immense philosophe grec maintenant l'instituteur vous parle de sagesse de le Marx. Quand se greffe à la âme slave l'esprit boche, il en ressort une ourse, avec des dents et griffes comme ça !

L'INSTITUTEUR : Docteur, à chaque époque ses philosophes.
Ne sois pas de mauvaise foi.

LE DOCTEUR : Et jusque hier, lui qui avoir une connaissance universelle voulait se penchait sur école grecque. Qui était précepteur et éducateur de le Aleksia fils de le Karageorges ? C'était le Rodofinikine. Et les fils de le Miloš ? C'était le Ranos. La fille de Miloš la Savka tout elle lisait en grec. Hein !

L'INSTITUTEUR : Miloš devait sûrement avoir lu les tragiques grecs, puisqu'il a tué son parrain ?

Mile apporte au docteur un pichet de rakija.

MILE : On ne te voit plus !

LE DOCTEUR : Comment est le ton raki ?

MILE : Il arrache, si vous permettez !

Parmi les filets étendus, sous le soleil de midi, arrive Georges — l'ex-gendarme. Les hommes l'accueillent en silence et le regard soupçonneux. Il s'assied à l'ombre sur un trépied, près de Žoja.

GEORGES : Alors, Žoja ? Tu vas mieux ?

ŽOJA : De mal en pis... Je te regarde déjà du haut des cieux.

L'Instituteur tend à Ninko quelques feuilles de papier.

L'INSTITUTEUR : Tiens, Ninko, c'est notre Demande. Elle n'est pas définitive, c'est plutôt une esquisse, en commun...

NINKO : Lis, je me sens mal...

L'INSTITUTEUR : Cher Monsieur le Président Pašić, nous voulûmes vous adresser cette Demande d'aide urgente aux invalides de guerre aussitôt après la première guerre contre les Turcs, mais, ayant considéré la menace d'une nouvelle guerre — contre les Bulgares, l'an passé — nous décidâmes d'attendre. Elle passa à son tour... Maintenant menace un conflit avec l'Autriche-Hongrie. Nous le savons bien : la situation n'a jamais été aussi difficile pour vous et pour votre gouvernement, mais nous ne pouvons plus attendre,

nous existons aussi quand nous ne faisons pas la guerre. C'est outrageant, Monsieur le Président, de voir vos courageux soldats, mutilés lors de batailles mémorables, attendre qu'on leur fasse l'aumône à travers villes et villages. Cher Monsieur le Président Pašić, nous vous prions humblement de vous souvenir des promesses que vous fîtes dans les baraques et les hôpitaux de Skopje après la terrible bataille de Kumanovo. Vous les avez faites dans une ville que nous libérâmes après 520 ans. Vous les fîtes dans une ville qui vit le couronnement du puissant empereur Dušan, où il édicta son fameux Code, où...

Ninko frappe du poing sur la table.

NINKO : Qu'est-ce que c'est que ça ? Mićun, c'est une Demande ou un cours d'histoire pour tes élèves ? À qui te plains-tu et qui supplies-tu ? Est-ce qu'ils ont supplié quand il a fallu aller à la guerre ? Ils ont demandé. Et donc, demande contre demande.

L'INSTITUTEUR : On se doit d'écrire une petite introduction.

NINKO : Pas d'introduction ! C'est bon pour les élèves, mais pour le gouvernement — seulement la fin ! Ils jetteront la lettre après l'introduction. La Demande doit être écrite avec ce même courage que nous avons quand nous mourions, qu'ils voient que ce sont les mêmes hommes qui leur écrivent. Elle doit commencer avec ces mots : Honte à vous ! La Serbie gagne des guerres — et le peuple les perd ! Ce pays, guerre après guerre, voit sa population diminuer et le nombre de ses politiciens augmenter. L'ennemi défait se retire, mais il nous laisse nos gouvernements pour qu'ils continuent à nous anéantir, parce que personne d'autre mieux qu'eux ne sait le faire. Nos gouvernements savent où nous sommes le plus sensibles, où nous sommes le plus vulnérables, le plus faibles et le plus stupides, et ils s'en servent, tout cela au nom de notre bien ! Voilà la tactique de tous nos ennemis, que nous faisons nôtre à bras ou-

verts, parce que nous n'avons jamais pensé qu'ils pouvaient être aussi fourbes.

RECI VOJO : Bien dit ! T'es le meilleur, Ninko !

L'INSTITUTEUR : Mais ce gouvernement a gagné deux guerres en deux ans !

NINKO : Ce n'est pas eux, mais le peuple ! Et ton monsieur Pašić, il a un palais à Londres, à ce qu'on m'a dit à Belgrade. Il paraît que quand il appuie sur un bouton, le palais tourne tout seul sur lui-même. Selon son bon plaisir, s'il veut avoir du soleil ou être à l'ombre toute la journée. Et c'est à lui que tu demandes, et tu crois qu'il va te comprendre ?!

Et comme d'habitude, ils se mettent à se quereller, à cause de leurs idées opposées. Georges se lève, entraîné par la dispute ; il a oublié à cet instant qu'il est toujours « de l'autre côté ».

GEORGES : Les amis, je pense que vous devriez écouter l'Instituteur. Une Demande doit être écrite comme une lettre diplomatique, et non comme une déclaration de guerre.

LUKA LE TORDU : C'est ça qu'ils t'ont appris, chez les poulets ?

GAVRILO : Quand il y a du riffi dans l'air, nous sommes tous « des héros, des frères, des amis » — pas de peuple plus fier ; mais dès que le danger passe, nous redevons le « troupeau de paysans » de Miloš !

GEORGES : Je voulais dire, d'abord essayez en douceur, et puis si ça ne marche pas...

RAJKO : Et si tu allais un peu te... Qui t'a sonné pour nous donner des leçons ? Tu penses qu'en enlevant ton uniforme, nous ne saurions pas que tu travailles en civil, maintenant. Tu as cru qu'avec nous tu pouvais te déguiser !

GEORGES : Qu'est-ce que tu dis que je fais ?

RAJKO : Tu files, tu dénonces, tu espionnes. Ils ont su que nous écrivions une Demande alors ils t'ont envoyé prendre un petit verre pour tendre l'oreille.

GEORGES : Moi, je vous file... moi, je dénonce... je tends l'oreille... Je vais vous faire voir, moi, espèce de pouilleux, qui est l'espion de nous tous. *Les mains tremblantes, il sort une liasse de papiers de la poche intérieure de son gilet.* Vous voulez que je vous lise ne serait-ce qu'une seule lettre parmi la centaine qui m'a été adressée et écrite de la main de l'un d'entre vous et qui a fait partie des informateurs rémunérés durant quatre années entières ? Vous voulez, messieurs les gens de bien, messieurs les honnêtes gens ?

La compagnie se tait, refroidie par la liasse.

GAVRILO : Vas-y.

GEORGES : Cher Monsieur Đurić, ma conscience m'ordonne de vous informer qu'il y a de cela deux nuits, entre mardi et mercredi, j'étais à la taverne « Chez Mile », dans cette taverne que vous appelez avec tant de justesse « Hirsiz yatagi », et j'ai proféré de telles injures qu'on aurait dû me fusiller sur place. Mais c'était pour pousser les autres à parler, car ils ne s'intéressaient qu'à des histoires de femmes ; qui avec qui, où, quand et combien de fois — ils ne mentionnaient pas le pouvoir et j'ai pris peur que la nuit passe en vain. Je vous dis cela parce que je crains, à juste titre, que parmi eux ne se trouve quelqu'un d'autre qui travaille pour vous, sans que je le sache, et il vous a peut-être apporté un rapport sur moi. Quand on ne me connaît pas aussi bien que vous, on peut penser tout et n'importe quoi. Ce qu'il vous a peut-être écrit — tout est vrai. Cependant, quand j'ai réussi à ce qu'ils s'y mettent, vers minuit, ils se sont mis à aboyer jusqu'à l'aube. Cher Monsieur Đurić, je n'ai jamais entendu des horreurs pareilles. Même de leur part, c'était énorme. Sûrement, nulle part au monde on ne parle de son gouvernement et de ses souverains de cette

manière. J'ai essayé, à cause de l'effroi qui me prenait, de revenir aux femmes, mais il était déjà trop tard ; quand ils commencent à injurier la politique et les politiciens, aucune femme au monde ne les arrêterait. Tout bonnement, ils rivalisent à celui qui ridiculiserait le plus tout ce que le peuple révère. Jamais ils n'ont tant foulé aux pieds l'étranger. De vous, les gendarmes, ils disent que vous allez toujours en groupe, pour vous tenir les uns les autres — dès qu'on ne vous voit plus, ils disent que vous allez à quatre pattes. Cher monsieur Đurić, je serais au désespoir si vous doutiez de moi à cause du rapport de ce second homme, lequel ne sait pas qui je suis comme je ne sais pas, moi non plus, qui c'est — c'est peut-être l'un de ceux qui ont tiré à bout portant sur tout ce qui bouge, avec la même intention de pousser les autres à l'imiter, comme je l'ai fait, moi, et j'ai tout simplement peur de commettre envers lui, par ignorance, la même injustice qu'il a peut-être lui aussi commise envers moi. Ce serait plus facile pour moi de savoir si ce second homme sait que j'existe. Et si je me trompe, et qu'il n'existe pas, je suis prêt à dénoncer de moi-même tout ce que j'ai dit, mot par mot, avec la seule intention d'en connaître plus sur ce que les autres pensent, dans l'intérêt des choses sacrées mentionnées plus haut. Avec mes salutations respectueuses, votre... Vous savez qui. P.S. Si vous permettez, je pense que pour cette taverne et pour Brestovac, il suffit d'un seul homme de confiance ; décidez-vous donc entre moi et lui, s'il existe.

Georges jette la lettre de dénonciation sur la table. Les hommes se lancent des regards soupçonneux. Reci Vojo s'empare des feuilles.

RECI VOJO : C'est de qui, cette écriture, les amis ?

GEORGES : Je peux vous lire aussi un rapport sur l'un d'entre vous, pour que vous compreniez à côté de qui vous êtes assis... Ou bien ça suffit comme ça, sales mouchards ?

NINKO : Vas-y.

GEORGES : Tiens, j'ai pris par hasard le rapport sur Luka.

RAJKO : Et il y en a un sur nous tous ?

GEORGES : Oui.

RAJKO : Celui sur qui il n'y en a pas, c'est celui qui les a écrits.

GEORGES : Il en a écrit un sur lui-même, pour ne pas paraître suspect ... Luka, je le lis ?

LUKA LE TORDU : Pour sûr !

GEORGES : « Luka Rosić, surnom : Luka le Tordu, meunier de Brestovac. (Remis le 11 avril 1914. Enregistré sous le S.A.G. n° 20.149, service des douanes de la zone frontalière de Šabac). Luka le Tordu – grand crâne, grande gueule, toujours débraillé et braillard, de petite taille mais regarde de haut, sait tout, s'y connaît en tout, a toujours réponse à tout, a participé à tous les grands événements. Jamais malade, ce serait une honte pour lui de l'être. Il est serviable, puis il s'en vante et le crie sur tous les toits – on en vient à regretter qu'il nous ait rendu service. Il jette l'argent par les fenêtres toute la sainte semaine, et le jour d'après il ne lâche pas un rond. Il va pieds nus, a des accès d'amour et de haine, on ne sait pas ce qui est pire : son amour ou sa haine. Un jour, il est prêt à mourir pour une cause, et le jour suivant il est prêt à tuer pour la même cause. Il ne pense pas à la mort, pour lui celui qui meurt n'est pas normal. Il aime les animaux mais seulement ceux qui se mangent. C'est un déshonneur pour lui de soulever moins de deux cents kilos. Il vivra mille ans, car tout ce qui raccourcit la vie des autres rallonge la sienne. P.S. : trois remarques. Primo : il organise des « veillées à la tambura » avec Rajko le Coq. Bien des femmes ont broyé dans son moulin, en même temps que leur blé, leur honneur et leur vertu. Surtout pendant les guerres passées, quand les maris partaient au front. Deuzio : s'il fait passer les gens de l'autre côté de la frontière, c'est par pure provocation. S'il y était obligé, il ne le ferait pour rien au monde. Celui qu'il a

fait passer de l'autre côté de la Save, il aurait mieux valu qu'on l'arrête et qu'on le fasse passer devant le juge, car il vaut mieux être redevable à l'État qu'à Luka le tordu. Tertio : Ce ne serait pas un bon espion. Il faudrait faire vérifier par quatre hommes tout ce qu'il dirait. »

LUKA LE TORDU : Montre-moi... Putain de sa mère, qui a écrit ça.

GEORGES : Je ne sais pas.... Mais s'il « travaille » maintenant pour quelqu'un d'autre, je le prie d'écrire que j'ai montré des documents confidentiels et que je les ai lus ici, parce que j'ai toujours eu honte de recevoir des ordures pareilles de mon village, sans rien avoir demandé. D'autres n'ont pas dit un mot, même sous la torture, alors que vous, vous vous êtes présentés de vous-même. Moi, je travaillais dans la police pour l'argent, vous, vous travaillez pour le plaisir, c'est honteux !

Il lance la liasse de feuilles sur les hommes. Il s'en va, en colère, excédé... Le docteur mange sa soupe de poisson et assiste à la scène avec un sourire.

LE DOCTEUR : Vous seulement êtes unis quand il faut mourir, mais quand de vivre s'agit, vous disputez. Quel peuple vous êtes bizarre ?

LUKA LE TORDU : Un jour, j'arriverai bien à savoir qui a envoyé ça. Il regrettera le jour où il a appris à écrire.

LE DOCTEUR : Vane ! Vane ! Plus vite !... Bosiljka va me gronder.

Par le champ situé derrière la taverne arrivent Vane l'Orphelin, Aleksa, Katarina et Tante Slavka. Le garçon, à la surprise générale, est en habit de marin. Ses mouvements sont gauches, son regard est rivé au sol. Aleksa lui porte sa valise en osier. Les hommes l'entourent, riant et le taquinant. Katarina l'embrasse, le cache, le protège.

GAVRILO : C'est bien notre Vane ?

RAJKO : Hé bien, l'Orphelin, à quoi tu ressembles maintenant ?!

RECI VOJO : Si nous avions su, docteur, qu'il est beau comme ça — nous ne l'aurions pas laissé partir.

ALEKSA : Je vais vous en foutre un dans la gueule. Laissez-le !

Le docteur monte sur sa chaise, demandant le silence.

LE DOCTEUR : Frères serbes !... Je suis venu chez vous pour huit mois, pour écrire livre sur maladie de poitrine, et je suis resté en fait neuf ans. Il est normal que je rentre. Si j'avais eu tout de suite de l'enfant, il serait grand comme lui mon Vane. Je souhaite à vous plein de la santé, plein de le bonheur et plein de la paix. Celui qui veut voir la Grèce, la Salonique et la mer, que vienne à la maison de le Vane, où je vivrai avec la Bosiljka. À votre santé et à votre âme !

Mile apporte de la taverne un petit tonneau de rakija.

MILE : Pour te remercier au nom de tous ceux que tu as soignés avant et pendant les guerres. Tant que Brestovac existera, nous ne t'oublierons pas. Longue vie, docteur Constantin !

LE DOCTEUR : C'est celle qui arrache ?

Ils s'embrassent... Les autres aussi s'approchent pour le saluer.

ŽOJA : Merci, docteur... Je célébrerai ton nom, si je survis.

Sur le côté, Aleksa, une gusle à la main, discute avec le garçon.

ALEKSA : Tu n'as pas besoin que je te répète ce que tu dois faire là-bas, bien te comporter et travailler à l'école ?

VANE L'ORPHELIN : Non.

ALEKSA : Emmène cette gusle, mets-la au mur. Garde-la, et quand tu auras des enfants, tu la donneras à celui que tu préfères, pour qu'il la garde à son tour, comme mon père me l'a donnée... Et reviens-nous...

Le vieux l'embrasse dans les cheveux, se retourne et s'assied à la table... Les autres approchent. Mile lui offre une montre avec

chaîne. Le garçon prend le cadeau, regardant le vieux sans ciller.

MILE : Voilà pour toi parce que tu m'as servi avec zèle et honnêtement. Elle retarde de deux heures exactement. Il suffit de s'habituer, elle marche parfaitement.

GAVRILO : Ce briquet revient de la cote 550. Quand tu te mettras à fumer, tu en auras un. Allez !

RECI VOJO : Voici un rasoir à qui rien ne résiste ! Bon voyage !

RAJKO : Voilà le *Petit recueil de vers pour le peuple*, tu pourras en réciter à tes camarades de Salonique, et toi, ça te rappellera d'où tu viens. Il y a aussi mon poème « Smiljka n'a qu'à dormir ! »

L'Instituteur le prend dans ses bras, le soulève, lui dépose un baiser sur le front. Il voulait dire quelque chose, mais l'émotion l'en empêche... Il se met à pleurer... Les autres tremblent, détournent le regard. La Tante sort un mouchoir de dentelle de sa manche et essuie ses larmes. Katarina rentre la tête dans les épaules.

L'INSTITUTEUR : Tu es la prunelle de mes yeux... Écris-nous, donne des nouvelles... reviens-nous comme un grand docteur... pour venir en aide à ce peuple malheureux...

De la taverne sort Trifun l'Éméché ; il écarte les bras en criant.

TRIFUN : Vane ! Vane !

VANE L'ORPHELIN: Trifun...

TRIFUN : Vane, quand est-ce que tu es revenu ? Viens que ton ton Trifun t'embrasse. C'est comme si tu étais parti hier.

La réplique détend l'atmosphère. Le docteur prend la valise d'osier ; il part, avec Vane... Le garçon se retourne.

VANE L'ORPHELIN : Aleksa, tu nous accompagnes ?

Le vieux se lève avec lenteur.

ALEKSA : S'il doit en être ainsi.

Tandis que les voyageurs s'éloignent, accompagnés de gestes d'adieu et d'exclamations, Katarina et Gavriilo parlent discrètement.

GAVRILO : Quand est-ce que tu pars, toi ?

KATARINA : Le plus vite serait le mieux. Mon père est malade.

GAVRILO : Dis-lui de guérir. Les Boches rappellent avec leurs troupes. On va avoir besoin de bottes.

Slavka s'approche de sa nièce, la prend par la main et l'écarte d'un mouvement sec. Gavriilo revient vers les autres, il agite la main sans s'arrêter de regarder la jeune femme qu'on éloigne.

DEUXIÈME PARTIE

VII.

LA MOBILISATION

Devant la taverne « Chez MilOU », les amis lisent le journal. Les articles menaçants et le soleil estival assomment un peu plus encore ces hommes au tempérament déjà faible.

LUKA LE TORDU : L'Autriche aurait plus d'honneur à nous attaquer sans déclaration de guerre. Je n'ai jamais rien lu d'aussi puant. Ils veulent la guerre à tout prix.

Voja jette le journal.

RECI VOJO : Et zut, s'il faut périr – périssons ! Saloperie !

NINKO : Qui doit périr ? Dis, Voja, qui doit périr ?

RECI VOJO : Tout le monde !

NINKO : Qui ça, « tout le monde » ?

RECI VOJO : D'abord moi, puis toi...

NINKO : Et ensuite mes enfants ? Celui qui est au berceau doit mourir aussi. Et pourquoi ? Tu peux m'expliquer pourquoi il faut périr ?

L'INSTITUTEUR : Si tu ne trouves pas ça clair aujourd'hui, mieux vaut que tu te taises.

NINKO : Ce n'est pas toi qui vas me dire de me taire, Mićun. J'en ai rien à foutre de tous tes Slaves, tous ensemble avec nos frères enchaînés ! Ils n'ont qu'à se déchaîner un peu tous seuls, s'ils tiennent tant que cela à la liberté. Il faudrait que ma maison soit anéantie, rien que pour mes frères. J'ai déjà péri deux fois et pas un frère n'est venu pour me demander : Comment ça va, Ninko, sans ta

jambe ? Les frères font le gros dos et patientent, et nous, on a la vie dure ; c'est plus dur pour nous que pour eux, de savoir que c'est dur pour eux !

Ninko froisse le journal, le jette, prend ses cannes et part.

TRIFUN : Les gars, il y a encore un train qui a déraillé.

Aleksa regarde la photo que Trifun montre dans le journal.

ALEKSA : Tourne le journal, pochard.

LUKA LE TORDU : Qu'est-ce que Vane te raconte ?

ALEKSA : Des nouvelles... Il s'en sort plutôt bien, ma foi.

Entre les filets de pêche apparaît Katarina, la femme du Gendarme – toute en blanc, avec un grand chapeau garni de dentelles sur le chef... Mile aide Žoja, bandé de partout, à sortir et à s'asseoir.

KATARINA : Adieu... Mile, où est Gavrilo ?

ALEKSA *qui se relève, comme s'il avait aperçu sa propre mort* :
Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

MILE : Il est parti à Mišar, pour la sage-femme. Sa femme est en train d'accoucher.

KATARINA : Elle accouche ? Déjà ?

ALEKSA : Eh oui, elle accouche ! Ça t'étonne ? Vous avez tout fait pour qu'elle accouche avant terme ! Où était ce chien cette nuit ?!

KATARINA : Je vous en prie...

ALEKSA : Barre-toi ! Si Georges ne te tue pas, c'est moi qui le ferai ! Sale chienne ! Dégage ! *La jeune femme s'en va... Mile vient soutenir Aleksa, qui défaille de colère.* Sale chienne... comme si Georges n'avait pas d'yeux ni de mains.

MILE : Assieds-toi, grand-père... Je vais remettre un peu de plomb dans la cervelle de Gavrilo.

ŽOJA : On sera mort avant. Pour un peu j'y passais, à cause de lui et de cette sorcière... Au fait, Mićun, puisqu'on en est à parler de mort, comment expliques-tu la réponse de notre gouvernement à Vienne ?

L'INSTITUTEUR : C'est la vingtième fois que je la lis depuis ce matin... Ils ont tout fait pour éviter la guerre.

RECI VOJO : Après l'avoir provoquée.

L'INSTITUTEUR : Qui l'a provoquée ? Qu'est-ce que tu racontes ?! Tu ne dis que des conneries !

RECI VOJO : Les étudiants en avaient marre des cours, alors ils ont décidé de tuer le souverain. Il y a cent peuples qui gémissent dans cet empire, il a fallu que ce soit de Belgrade qu'on le tue !

L'INSTITUTEUR : C'est notre gouvernement qui a tiré ?

RECI VOJO : Ils avaient le devoir d'empêcher ça. Tout le monde savait que quelque chose se préparait.

LUKA LE TORDU : Tiens, les gars, voilà pourquoi on m'a enlevé l'autorisation de travail pour le moulin. Dans la réponse du gouvernement, au point huit, on dit bien : il faut « empêcher, par des mesures efficaces, le concours des autorités serbes dans le trafic illicite des armes et explosifs à travers la frontière ; licencier et punir sévèrement les fonctionnaires de service à la frontière, à Šabac et à Loznica, coupables d'avoir aidé les auteurs du crime de Sarajevo, en leur facilitant le passage de la frontière ».

L'INSTITUTEUR : Quel rapport avec toi ?

LUKA LE TORDU : Qui sait ce que le mouchard leur a dit. Il leur a peut-être écrit que c'est moi qui ai conduit les auteurs de l'attentat et les armes.

Un fracas aigu venu d'en haut couvre progressivement la conversation... Les hommes, interloqués, se lèvent... Rajko le Coq court cahin-caha dans le champ, le manche de sa tambura levé vers le soleil.

RAJKO : Le voilà ! Le voilà !

MILE : Qu'est-ce qui vole ?

Ils se couvrent les yeux des mains pour observer le soleil. Ils tournent comme des tournesols en suivant le fracas.

L'INSTITUTEUR : C'est la guerre qui vole... C'est un aéroplane de reconnaissance autrichien.

LUKA LE TORDU : Tiens, le pilote. On le voit... Il nous fait des signes de la main ! Hé ! Hé !

L'INSTITUTEUR : Il ne nous fait pas signe, il menace... Il nous menace.

Le rugissement de l'avion est couvert par les cloches de l'église et le chant aigu qu'hurlent à pleine voix les trois jeunes hommes de Brestovac ; ils marchent en cadence, bras dessus, bras dessous, saouls, ébouriffés, brandissant bien haut leurs gourdes. Tout en chantant, ils font des gestes de menace en direction du pilote autrichien.

MIKAN, BAĆA ET DANE :

Oh, Serbie, mère chérie,
Pour toi, je donnerai ma vie !
Que je sois simple soldat
ou bien meneur de chevaux,
Canonnier ou bien trainglot !
Le Schleu ne passera pas la Save
Tant qu'il y aura une tête de Slave !
Il peut seulement la Drina traverser,
Et aller se faire troncher !

L'instituteur tente de les arrêter.

L'INSTITUTEUR : Mikan, où allez-vous ?

MIKAN : C'est la mobilisation, maître ! Restez bien au chaud, y'aura d'autres estropiés. Peut-être que nous serons des vôtres après la guerre. Gardez-nous trois places !

BAĆA : On y va, maître, en première ligne.

DANE : Pas de seconde chance pour celui qui tombe !

Ils partent en chantant.... Le premier à réagir est Reci Vojo.

RECI VOJO : C'est le troisième tocsin en trois ans.

LUKA LE TORDU : Allez, les gars, il faut suivre les nôtres.

L'INSTITUTEUR : Qui d'autre pour nous suivre ?

Ils partent... Aleksa et Mile restent seuls.

ALEKSA : Apporte donc les planches pour barricader la taverne.
Pendant la guerre, elle n'ouvrira pas.

Entre les filets apparaît Gavrilo : pâle, tordu, transpirant... Il se tait, regarde le bout de ses bottes usées.

MILE : Qu'est-ce qui s'est passé ?... Gavrilo ?

GAVRILO : La mère va bien... Tout ira bien.

ALEKSA : Et l'enfant ? Comment va l'enfant ?... Tu entends ce que je te demande ? ! Gavrilo ? !

Le jeune homme entre dans la taverne ; on entend résonner des éclats de verre et des objets qui se cassent. Et ensuite, un hurlement animal retentit. Mile va vers la porte, mais Aleksa l'attrape par le bras.

ALEKSA : Laisse-le... Il va peut-être se tuer.

VIII.

GEORGES LE GENDARME S'EN VA-T-EN GUERRE

Aux premières lueurs de l'aube, avec les premiers coqs, Katarina et la tante Slavka accompagnent Georges. Celui-ci porte une malle de bois en silence ; il contemple une dernière fois la fenêtre illuminée de sa maison. C'est à elle qu'il dit au revoir en premier. Katarina est pâle ; elle a mal dormi, comme d'habitude. La tante est figée. Elle s'est enroulée dans un grand châle de laine et s'est serré un pull autour de la taille. Elle

s'arrête pour ne pas gêner. Georges s'adresse à elle, comme si sa femme n'était pas là.

GEORGES : Slavka, j'aimerais te demander quelque chose... Si cette guerre, Dieu nous en préserve, tourne mal, prépare la voiture et pars à Valjevo. Šabac sera en première ligne. N'attends pas la retraite de l'armée, les routes seront encombrées... Dans le débarras il y a une bouteille de gaz, — mets le feu au débarras, au hangar, à l'étable et à la maison, que les Boches ne me les souillent pas.

LA TANTE : Fais attention à toi, Georges. Je m'y connais en guerre, au moins. Je l'emmènerai d'ici quelques jours, quelle que soit la façon dont ça tourne pour vous.

GEORGES : Pourquoi si vite ?

LA TANTE : Eh bien... elle doit... disons, c'est chez son père et sa mère qu'elle sera le mieux.

GEORGES : Bon, fais au mieux... Si je ne reviens pas, tout ce que j'ai est à elle. Et l'enfant qu'elle attend, si c'est un garçon...

LA TANTE : Quel enfant ?

KATARINA : Je lui ai dit, tata. Je lui ai tout dit.

GEORGES : Si c'est un garçon, Slavka, qu'il reste dans cette maison, dans ce pays, que je ne disparaisse pas sans laisser de trace. Si c'est une fille, qu'elle fuie ce pays de malheur. Voilà... c'est tout... Bon... il faudrait que j'y aille... Voilà...

De la cour voisine on entend un appel : Georges ! Georges !

GEORGES: Je viens, Voja ! Je viens !... Bon... Dieu permette que nous revenions bientôt en bonne santé et dans la paix.

Il s'avance pour embrasser sa femme, mais elle se replie, lui embrasse la main et recule. Habitué à être offensé, il se tasse comme s'il avait froid. Il tend la main à Slavka ; elle lui passe une paire de chaussettes.

LA TANTE : Et aussi, que je te dise avant qu'on se quitte : j'ai été heureuse de te connaître. Depuis que mon Mihajlo est mort, je n'avais pas rencontré d'homme honnête, respectable et bon.

GEORGES : Merci, Slavka... Il m'est facile d'être bon puisque je n'ai pas d'autre choix.

Il prend sa valise, part... Il se retourne, agite maladroitement la main, comme si ce n'était pas la sienne. La tante s'essuie les yeux.

LA TANTE : Cathy, mon enfant, pourquoi m'as-tu compromise devant lui ; pourquoi m'as-tu forcé à mentir, à mon âge ?

KATARINA : J'ai changé d'avis cette nuit.

LA TANTE : Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

KATARINA : Tout.

LA TANTE : Quoi, « tout », au contraire ? Et aussi que l'enfant n'était pas à lui ?

KATARINA : Oui. Ça, en premier.

LA TANTE : Tu lui as aussi dit de qui il était ?

KATARINA : Non. Il le savait déjà.

LA TANTE : Seigneur Dieu !

KATARINA : J'ai eu peur qu'il arrive quelque chose à l'enfant.

LA TANTE : Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

KATARINA : Rien... Il est resté deux heures sans rien dire, à fumer, deux heures à pleurer, et il y a à peine cinq minutes il m'a demandé, si c'était un garçon, de lui donner son nom. Il pressent, dit-il, qu'il ne reviendra pas, alors comme il n'a pas de parents, pour que son nom ne disparaisse pas. Un grand nom – ce serait une grande perte.

LA TANTE : Tu as promis quelque chose ?

KATARINA : Oui, s'il ne revient pas, ce sera le sien, mais s'il revient, ce sera celui à qui il appartient. Dans les deux cas, c'est mon enfant à moi toute seule. Toute seule. Tu ne sais pas combien de fois j'ai voulu me suicider – j'en ai pleuré du sang. Les choses se passeront comme je l'aurai décidé. Ils font des enfants et meurent pour la patrie ; gloire aux héros, aux généraux, aux armes, et toi, tu n'as qu'à enfanter et souffrir en silence les vexations, les humiliations et les ordres. Je ne veux pas de ça, moi. Tata, va à la maison, je reviens tout de suite.

LA TANTE : Où vas-tu ?

KATARINA : Juste voir quelque chose... Je reviens tout de suite.

Elle disparaît précipitamment dans l'aurore.

LA TANTE : Katarina ! Reviens ! Je vais tout de suite à Šabac !
Katarina !

La tante sort en direction de la fenêtre éclairée de la maison endeuillée. En chemin apparaissent Mikan, Baća et Dane. Ils chantent si fort que tout le village peut les entendre. Ils disparaissent, bras dessus, bras dessous.

IX.

BIENHEUREUX ES-TU, ALEKSA

La mort d'Aleksa Vuković a réuni ses amis, la plupart invalides – inaptés au combat. Les hommes, assombrés, sont assis autour du cercueil disposé sur deux tabourets. Silencieux, ils fument, toussent, veillent et boivent. Le grand salon, dénudé de tout objet, est éclairé par les cierges. Au mur, près de la fenêtre, est accrochée l'icône familiale des Vuković – Saint Georges tuant le dragon – œuvre d'un « peintre du Moyen Âge » inconnu, amateur de couleurs vives ; le beau jeune homme, sur son cheval blanc, pourfend un dragon vert d'où

jaillit à flot du sang rouge vif. À l'arrière-plan, il y a un ciel bleu foncé avec les contours d'un palais noir. Sous l'icône, habillée d'une serviette blanche, tremble une veilleuse. Le petit-fils, bossu, verse un verre et pleure à la dérobée. Gavriilo s'est recroquevillé, il s'est pris le visage entre les mains. Près de la fenêtre ouverte se tient l'instituteur. Il contemple dans la nuit d'été la route, d'où parviennent les bruits étouffés de voitures, de carrioles, de sabots et de voix de soldats... comme de sous la terre.

L'INSTITUTEUR : Nos enfants s'en vont... Qui reviendra de la Drina et du Cer... Mes écoliers terminent l'école de la mort... Instituteur pour les morts.

GAVRILO : Micun, c'est la cavalerie qui passe, là ?

L'INSTITUTEUR : Oui. La cavalerie.

Le jeune manchot se lève du banc – il s'approche de la fenêtre.

TRIFUN : J'ai bien peur, mes amis, que nous n'enviions bientôt Aleksa, que nous ne disions : bienheureux es-tu, Aleksa. Mon grand-père répétait toujours : « Mieux vaut que je meure plutôt qu'il ne m'arrive quelque chose ! »

ŽOJA : Qu'est-ce tu racontes, ivrogne.

LUKA LE TORDU : Mords-toi la langue et étouffe-toi avec.

Entre Rajko le Coq – brisé, rompu, malheureux. Il stationne au pied du cercueil, se signe. Il présente ses condoléances aux petits-enfants.

RAJKO : Je viens tout juste d'arriver de Šabac et me suis rendu chez Darinka, la femme de Voja. Elle me l'a annoncé... Mile, comme si c'était mon père... Hier encore, nous étions à boire un coup ensemble !

LUKA LE TORDU : Chez Darinka, la femme de Voja ?

RAJKO : Oui.

NINKO : Qui t'a arrangé comme ça ?

Rajko fait un geste de la main et s'empare du verre de rakija ; il en verse un peu à terre et bois le reste. Il s'assied en se tenant les reins.

LUKA LE TORDU : Pourquoi t'es-tu rendu chez Darinka ?

RAJKO : Je lui ai apporté une lettre de Voja, du Cer. Et pourquoi tu mènes l'interrogatoire comme ça, sournoisement ?

NINKO : Tu apportais aussi une lettre à Jelica, la femme de Mikan ?

RAJKO : À elle aussi. Et à une dizaine d'autres maisons.

NINKO : Et les oncles de Mikan t'ont attrapé et t'ont tabassé ?

RAJKO : C'est tout à leur honneur à eux de tabasser quelqu'un qui apporte des nouvelles du front. Il n'y a que ces puants de Babić à faire ce genre de choses... Pas un seul oiseau n'a réussi à passer au-dessus de leur maison depuis deux cents ans.

NINKO : Mon vieux, tu t'en es bien sorti. De ma cour tu ne serais pas ressorti.

RAJKO : Tu as beau être invalide, tu n'es pas sourd pour autant : je leur apportais des lettres ! Tu entends ce que je te dis ?

NINKO : Tu apportais des lettres ? Qu'est-ce que tu fais à porter des lettres ? Il y a des gens chargés de le faire. Pourquoi ne les apportes-tu pas quand les maris sont à la maison ? L'herbe ne s'est pas encore relevée derrière les pas des gens, que tu traînes déjà dans leur maison – tu apportes des lettres aux femmes.

MILE : Suffit ! Ceux qui veulent la bagarre, dehors !... C'est en se bagarrant qu'Aleksa est mort, je ne voudrais pas que vous lui fassiez vos adieux en vous bagarrant.

NINKO, *prend ses cannes, sort* : Passe à la maison, Rajko. Apporte une lettre à ma femme.

RAJKO, murmure dans sa barbe, quand l'autre est sorti : Je lui ai déjà apporté.

Sur la route résonne le chant des « poussiéreux ». L'instituteur s'approche du défunt.

L'INSTITUTEUR : Je ne sais pas comment annoncer la nouvelle à mon Vane. Je vais bien devoir le faire ces jours-ci, mais je ne sais pas comment. Il en crèvera de chagrin. Je vais vous lire ce qu'il a écrit à Aleksa... « Mon cher Aleksa, dans toute la Grèce il n'a pas un homme comme toi. Ici il y a de la lumière autant qu'on veut, et des maisons jusqu'au ciel, des maisons majestueuses, et de la mer encore plus, même si on ne la voit pas tant il y a de bateaux, mais tout cela ne sert à rien à ces gens puisqu'ils ne t'ont pas, toi. »

L'instituteur interrompt sa lecture ; entre dans la maison Katarina, la femme du Gendarme, tout en blanc. Elle s'approche du défunt, se signe... Elle s'assied à une chaise, à côté d'un cierge et du cercueil. Žoja, boiteux, blessé, est le premier à se lever – les autres le suivent. Ils quittent la maison... Žoja s'arrête près de l'icône.

ŽOJA : Quand est-ce que Georges notre gendarme tuera le dragon, pour nous sauver du mal ? Viens à notre aide, saint Georges.

Il se signe et sort... Mile lui-même sort.

MILE : Je vais à la taverne. À mon retour, je ne veux pas vous voir. Ni elle, ni toi. Plus jamais, Gavrilo !

Katarina et Gavrilo restent seuls dans la grande pièce. Le jeune homme, le dos tourné, se tient toujours à la fenêtre, contemplant le départ des troupes.

X.

LA REVOLTE DES « BATAILLONS DE VA-NU-PIEDS »

En attendant l'offensive punitive des Austro-hongrois, sur l'une des positions provisoires du Cer, le lieutenant Tasić harangue ses soldats figés. Il marche devant la compagnie où se trouvent Georges, l'ancien gendarme (il porte maintenant le grade d'adjutant), Voja et les trois jeunes gueulards – Mikan, Baća et Dane. Le lieutenant Tasić est maladivement maigre ; il a le visage gris et les épaules rentrées. Seule sa voix ressemble à ce qu'elle était autrefois – bouillonnante de haine, de colère et d'amour. Il mesure ses mots à grandes enjambées.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Et puis, quand vous avez utilisé toutes vos munitions et que l'ennemi continue à avancer – à la baïonnette, et quand il vous brise la lame – à la main, et quand il vous a brisé les deux mains – avec les dents, et quand il vous a brisé jusqu'à la dernière dent, tant que vous bougez, tant que vous respirez – à l'attaque ! Quand la mort vient vous faucher, essayez de tomber en travers de son chemin, pour qu'il soit obligé de vous contourner, de sauter par-dessus, de vous écarter – pour que vous le gêniez, même morts ! Ensuite, le sous-officier qui criera : « À l'attaque, soldats ! », je le tuerai sur le champ. On crie seulement : « Avec moi, soldats ! Avec moi, soldats ! » C'est ainsi que crie un sous-officier s'il est à la tête de cent hommes, et c'est ainsi qu'il crie quand il reste seul – et qu'il monte à l'attaque. Ce que je hais le plus au monde, c'est de voir un soldat mort et un sous-officier vivant. Ensuite, j'ai l'honneur de vous annoncer que nous serons sur la position qui recevra le plus gros de la frappe ennemie. Jusqu'à cette position, depuis ici, des falaises du Cer, il y a 28 km à vol d'oiseau. Ces kilomètres, quand on nous en donnera l'ordre, nous les... adjutant ?

GEORGES : Mon lieutenant...

LE LIEUTENANT TASIĆ : Que ferons-nous de ces 28 km quand je crierai : « Avec moi, soldats ! »

GEORGES : Mon lieutenant, nous les avalerons en courant, ces kilomètres !

LE LIEUTENANT TASIĆ Pas en courant. C'est dans la gendarmerie qu'on court, à l'armée on vole ! Nous les avalerons en volant ! Nous appartenons aux bataillons de réserve stratégique, c'est-à-dire aux bataillons volants. Nous serons là où c'est le plus dur. Ensuite, si vous avez déjà entendu le mot « retraite », oubliez-le à partir d'aujourd'hui. Ce mot, tant que vous serez sous mon commandement, tant que nos maisons et nos enfants seront derrière nous, tant que les tombes de nos pères seront à portée de vue, ce mot, vous ne l'entendrez pas dans ma bouche. Il n'y aura pas de retraite. Tous les autres peuvent bien battre en retraite, tous les autres peuvent passer sur d'autres positions, nous ne céderons pas un pouce de terrain ! Pour moi, il existe deux autorités : celle du Commandement suprême et celle de mon pays, et le pays est au-dessus de toutes les autres, et il a un seul commandement : pas un pas en arrière !... Celui qui se retournera, il verra le canon de mon pistolet, et ce sera la dernière chose qu'il verra. Vous et moi, camarades, nous sommes partis morts de nos foyers, ayez toujours cela à l'esprit ; nous sommes partis morts, nous n'avons rien à perdre. Si Dieu le veut, nous vaincrons, et nous serons alors nés durant cette guerre. Durant cette guerre, nous défendons notre patrie – le pays de nos pères, et nous nous battons pour notre filie – le pays de nos fils. Entre la patrie et la filie, nous n'existons pas ! C'est clair ?

LES SOLDATS : C'est clair, mon lieutenant !!!

LE LIEUTENANT TASIĆ : Quand je demande : c'est clair – je veux entendre que c'est clair. C'est clair !

LES SOLDATS : C'est clair, mon lieutenant !

Le lieutenant pointe du doigt vers le lointain, comme s'il allait toucher quelque chose.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Les journaux austro-hongrois écrivent en première page que nous avons une armée de gueux, des bataillons de « va-nu-pieds ». Ils nous tournent en dérision, se moquent des miséreux, car nous sommes depuis des siècles dans les tranchées, dans la boue jusqu'au cou, sur leurs positions frontalières, comme des chiens de garde ; pendant que l'Europe se construisait, élevait des murs, s'enrichissait, pendant que l'Europe dansait, chantait, dérobaient, pendant que l'Europe pillait, ravissait et anéantissait les peuples petits et pauvres comme le nôtre ! La Serbie a aujourd'hui 4 millions d'habitants, le Monténégro 280 mille, et l'Autriche-Hongrie – 55 millions ! Oskar von Potiorek trône à Tuzla, boit du cognac et se fout de notre gueule en disant que la guerre va durer deux semaines. Ils ont décidé, il dit, de nous piétiner, de nous tuer et de nous amener morts, sur un plateau, à Vienne, pour l'anniversaire de l'empereur François-Joseph, le 18 août. Dans le plan de Potiorek, nous sommes l'un des cadeaux pour le Joseph à grosse tête, qui sera ravi de ce présent de mort. Le Joseph à grosse tête a tous les trophées de chasse sauf nous. Au-dessus de sa cheminée ne lui manquent plus que les têtes des « bataillons de va-nu-pieds » ! Depuis des années ils menacent, depuis des années ils crient que « la Serbie a besoin d'un bain d'acier ». Je n'ai jamais rien entendu de plus puant et de plus malsain que cette menace de baigner tout un peuple dans l'acier ! C'est pourquoi je vous répète maintenant : les autres officiers respecteront les accords internationaux sur les prisonniers de guerre, mais moi je n'aurai pas de prisonniers ! Tous mes prisonniers seront tués « pour tentative de fuite » ! Celui qui s'en prend à mes enfants, il n'aura pas le temps de lever les mains pour se rendre, il recevra une balle au milieu du front ! Là !

Le lieutenant s'arrête, s'attrape l'estomac des mains, comme si une balle l'avait atteint. Pendant quelques instants il est pris de convulsions, les mâchoires serrées.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Adjudant, reprends les exercices ...
Et que les hommes se rasent régulièrement. Même si nous n'avons pas tous des botes, tout le monde a de la crème et des rasoirs. Que nous ne devenions pas demain « les bataillons de va-nu-pieds mal rasés ».

GEORGES : Compris, mon lieutenant !

Le lieutenant s'en va... Voja sort du rang.

RECI VOJO : Pourquoi tu ne lui as pas dit ?

GEORGES : Je n'ai pas eu le temps. Vous avez vu...

Les soldats entourent l'adjudant, tout troublé – sans aucun respect. Dans le vacarme général, la voix de Mikan le lourdaud couvre celle des autres.

MIKAN : Tu n'as rien besoin de dire ! On va régler ça nous-mêmes !

LES SOLDATS : Bien dit !

RECI VOJO : Suffit ! Du calme ! On n'aura rien en criant...
Écoute, Georges, si tu ne vas pas tout de suite voir le lieutenant Tasić, tu ne nous trouveras pas ici demain. Depuis le premier jour vous nous préparez à mourir sans un mot, et l'ennemi déjà est dans nos cours et nos maisons...

GEORGES : Quel ennemi ?

RECI VOJO : Je me fous de savoir le nom de l'ennemi quand il attaque ma maison et ma femme. Mais celui-là est pire que tous les autres !

GEORGES : Je pensais que le plus intelligent était de...

RECI VOJO : Ballade-toi un peu dans les autres unités et tu entendras ce qui est le plus intelligent. Les soldats deviennent dingues, ils sont prêts à quitter leur poste. Nous te

demandons de faire ton devoir, d'informer les officiers du moral des troupes.

MIKAN : Ouais, c'est ça, moi je ne dirais rien à personne ! Qu'est-ce qu'il y a à dire ? Il me faut quatre heures pour aller au village, une heure pour buter ces chiens et quatre heures pour revenir – c'est fait en une nuit.

GEORGES : Qui est-ce que tu vas buter ?

MIKAN : Tous ces charognards ! S'il n'y a que moi qui me sente concerné, je résoudrai le problème tout seul. Si quelqu'un avait approché la femme du lieutenant, on serait déjà tous en train de courir pour la défendre...

BAĆA : En train de voler ! Chez lui, on ne court pas ! On y va tous les deux cette nuit, buter ces merdes !

GEORGES : Tant que vous serez sous mes ordres...

MIKAN : Qui est sous tes ordres, tu nous fais chier !

Georges attrape le soldat par le revers, mais le gros Voja les sépare. Mikan sort sa baïonnette.

MIKAN : C'est à la gendarmerie que tu as appris à alpaguer au cou...

RECI VOJO : La ferme !

MIKAN : S'il n'en a rien à foutre que cet estropié se soit installé chez lui, qu'il baise sa femme...

Voja, faisant volte-face, gifle violemment le jeune homme en colère.

RECI VOJO : Suffit ! Pas un mot de plus !... C'est moi qui vais aller voir le lieutenant. Je demanderai **de faire** un rapport au major.

GEORGES : Attends, Voja. *Il sort de sa poche une lettre et la jette aux pieds du soldat.* On m'a déjà écrit qu'un « estropié s'est installé chez moi et qu'il baise ma femme », mais j'ai pensé qu'en ce moment, il y a des choses plus importantes et plus urgentes que ma femme et ma maison. C'est

comme ça qu'on m'a appris. Je vois maintenant qu'on m'a mal appris... ou que j'ai tout compris de travers.

Il s'en va. À l'écart du groupe des querelleurs, le troisième jeune homme, Dane, sort de sa sacoche un gros pilon et un morceau de pain. Il parle tout seul, mais suffisamment fort pour que les autres l'entendent.

DANE : Moi aussi, on a voulu me marier, mais en fait, je m' suis dit 'va y avoir la guerre, pourquoi je m'inquièterais de ce qu'elle fait pendant que je suis à la guerre. À peine on s'installe que je dois partir. Ouais, je me dis, on va attendre que la guerre se termine et puis je me marierai tranquillement. J'aurai déjà du mouron à me faire à cause des Boches. Faudrait pas que je perde la tête à m'affoler de ce qu'elle fait.

MIKAN : Dane, ne mange pas de la merde.

DANE : Du coq, je mange. Qui a reçu du coq de la part de sa femme ? Personne. Vos femmes vous envoient des poulets malades et des tourterelles. Moi, ma mère m'envoie du coq. Il n'y a que les mères qui envoient du coq... Vos femmes, elles ont quelqu'un d'autre pour en manger.

Les soldats regardent en silence le célibataire manger goulûment ; ils ne savent pas s'il faut rire, pleurer ou le frapper.

DANE : Et Žiko, le petit aux jambes arquées de la deuxième compagnie, sa femme lui a fait un petit poème dans sa lettre. Elle dit :

Pas plus que tu n'aimes la guerre, Žiko,
Je n'aime les estropiés, pardi ;
Mais que veux-tu qu'on y fasse ?
Ta Zora t'embrasse !

XI.

L'HOMME DE TA FEMME

L'ordonnance du lieutenant Tasić tient d'une main une lanterne, et de la seconde un miroir. Il est comme crucifié. Il s'efforce de se faire oublier. L'officier, plein de mousse – il vient de commencer à se raser – attend que Georges continue son rapport. Pourtant, l'adjutant s'est tu.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Et après ?

GEORGES : Mon lieutenant, c'est le même état d'esprit qui règne dans les autres compagnies. Je suis allé voir les sous-officiers, je me suis renseigné. Je ne serais pas venu vous voir s'il ne s'agissait que de nos soldats. La situation est, croyez-le, très sérieuse.

LE LIEUTENANT TASIĆ : La situation est très sérieuse ?

GEORGES : Oui, mon...

LE LIEUTENANT TASIĆ : Et après ?

Le lieutenant, qui montre des signes d'agacement depuis longtemps, se coupe la joue ; le sang rougit la mousse. Georges se tait, hausse les épaules, regarde à terre. Le lieutenant s'éloigne de l'ordonnance, serre sa ceinture, affûte lentement la lame du rasoir.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Je te demanderais de me répéter, clairement et brièvement, ce qui se passe dans les villages. En quoi la situation est-elle « très sérieuse » ?

GEORGES : Je vous ai déjà tout dit...

LE LIEUTENANT TASIĆ : Qu'est-ce que tu m'as dit ?

GEORGES : Mais mon lieutenant, les inaptes au combat...

LE LIEUTENANT TASIĆ : Baisent et volent les poules ? Tu entends ce que je te demande : les inaptes au combat baisent et volent les poules ?

GEORGES : Mon lieutenant, mon devoir était de vous informer.
Les règles du service exigent...

LE LIEUTENANT TASIĆ : ...que tu m'informes ? Tu m'informes, j'informe le major, le major – le colonel, le colonel – le général, le général – le voïvode Putnik, le voïvode Putnik – le Commandement suprême, qui va immédiatement se réunir en conseil, mettre de côté tous ses plans de guerre et ordonner de renvoyer les soldats chez eux, de creuser des tranchées devant leur porte, d'aménager des meurtrières, d'attendre et de tuer les baiseurs ?! Et aux armées punitives de l'ennemi, sur la basse Save et le cours de la Drina, qui arrivent pour exterminer tout ce qui bouge, nous exposerons notre « situation très sérieuse » ; nous les prierons d'attendre, avant de nous massacrer, que nos soldats tuent les baiseurs, après quoi ils seront en meilleure forme pour se battre, maintenant ce n'est pas le cas, ils ont des affaires plus urgentes – des amants, des femmes et des poules ?!

Le lieutenant gesticule avec le rasoir et de la main gauche se tient de plus en plus fort l'estomac, comme si ses intestins allaient se répandre. La mousse ensanglantée coule le long de son cou sur son torse et imbibe sa chemise blanche.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Qu'est-ce que tu croyais, adjudant, que j'allais voir le major avec des saletés pareilles alors que nous attendons l'ordre de nous mettre en marche ?

GEORGES : Mon lieutenant, je pensais que vous le feriez comme je viens de le faire devant vous.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Devant moi ?! Tu as récolté une tonne de merdes parmi la troupe, tu l'as amenée et me l'a jetée aux pieds. Et maintenant c'est à moi de ramasser cette merde et d'aller la jeter aux pieds du major, et ainsi de suite. L'ennemi peut passer la frontière à tout instant...

Le lieutenant pose son rasoir, se saisit le ventre des mains, serre la mâchoire et commence à se courber comme s'il

s'inclinait. Georges s'approche en sortant de la poche un sachet blanc. Tout en vidant le contenu dans la main, il crie à l'ordonnance.

GEORGES : Apporte de l'eau !

L'ordonnance ne bouge pas... Le lieutenant relève la tête, se redresse.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Pas la peine... C'est quoi, ça ?

GEORGES : Des médicaments grecs pour le foie. Moi aussi, quand ça me prend, j'ai mal à en crever... il suffit d'en prendre deux... c'est une attaque du foie.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Mais non. C'est une attaque de la Bregalnica. Je n'ai pas de bile, je n'ai rien qui me fasse mal. Tout ce qui faisait mal a été évacué.

GEORGES : Vous avez été grièvement blessé ?

L'ORDONNANCE : Il a été grièvement mort.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Adjudant, et toi, tu es marié ?

GEORGES : Oui, mon lieutenant.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Tu as des enfants ?

GEORGES : Non... J'en aurai. Si Dieu le veut, j'en aurai.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Toi aussi, tu soupçonnes que quelqu'un trouble ton foyer et tourne autour de ta femme ?

GEORGES : Non, mon lieutenant. Quand je ne suis pas à la maison, il y a là-bas un autre homme. C'est lui qui veille sur ma femme et mon foyer. S'il n'était pas là, je me ferais du souci.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Un autre homme ? C'est quoi tes conneries, hein ?

GEORGES : Mon lieutenant, j'aurais préféré mourir en arrivant ici.

Georges salue, se retourne, part.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Arrête-toi !... De quel homme tu parles ?

GEORGES : De son homme à elle.

LE LIEUTENANT TASIĆ : De l'homme de ta femme ?

GEORGES : Oui.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Mais est-ce que tu es marié avec elle ?

GEORGES : Oui. Je vous en prie, c'est une histoire longue et amère. Ce n'est pas le moment. C'est la guerre... Pardonnez-moi. Permettez que je parte.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Attends, quoi ! Comment se fait-il que ce scélérat ne soit pas là. C'est quoi le problème s'il est capable d'occuper la maison d'un soldat et de sauter sur sa femme.

GEORGES : Un invalide de guerre. Il a perdu un bras...

LE LIEUTENANT TASIĆ : Adjudant, est-ce que tu tiens au moins à ta femme ?

GEORGES : Moi, je me suis habitué, mais les autres soldats non. Les lettres arrivent, la famille vient leur rendre visite, leur apporte des messages et des histoires. Les jeunes soldats deviennent fous. Et vous connaissez nos gens, quand il s'agit de salir quelqu'un... Pardonnez-moi.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Allez.

Georges sort. Le lieutenant sort la serviette qu'il a autour de la ceinture, nettoie son visage ensanglanté et s'en va en toute hâte en boutonnant sa chemise. L'ordonnance reste planté là, le miroir et la lanterne dans les mains.

XII.

LES AUTRICHIENS TRAVERSENT LA DRINA

Matin bruineux sur le Cer. Georges essaye de calmer la troupe.

GEORGES : Le major m'a dit que le colonel en a informé personnellement le président Pašić.

BAĆA : Qu'est-ce que Pašić a à voir là-dedans ?

MIKAN : Pourquoi n'en a-t-on pas informé le Commandement suprême ?

GEORGES : Pour deux raisons ! Primo, le Commandement suprême a des affaires plus urgentes, et deuzio, ce n'est pas de l'armée qu'il s'agit !

RECI VOJO : Comment ça, il ne s'agit pas de l'armée ? Et il s'agit de qui, alors ? Du bétail ?

MIKAN : Qu'est-ce qu'on est, nous ? !

GEORGES : Mais qu'est-ce que vous avez fait pour qu'on sorte des lois pour vous ? Il s'agit de civils ! Ils sont régis par d'autres lois.

BAĆA : En temps de guerre, les lois sont les mêmes pour tous !

Dans la bruine apparaissent Vane l'Orphelin et le docteur Constantin le Grec. Le gros Voja les remarque en premier ; il s'approche du garçon, le soulève dans ses bras, le serre...

RECI VOJO : Par tous les saints... Salut, docteur !

GEORGES : Docteur, d'où est-ce que vous arrivez tous les deux ?!

LE DOCTEUR : De Salonique, frère. Nous sommes arrivés cette nuit en le Šabac, et avons venus tout de suite à le Cer. En le Šabac avons entendu où êtes vous, à votre bruit avec.

RECI VOJO : Tu es de nouveau parmi nous. Bravo !

LE DOCTEUR : C'est Vane et Bosiljka qui le m'ont forcé :
« Maintenant, c'est que le plus difficile est pour nous ! »
Quand est-ce que ce ne l'a pas été le plus difficile pour
vous ?

*Dans le lointain on entend des coups de tonnerre. Les jeunes
soldats tendent l'oreille aux premières explosions. Dane fixe le
ciel.*

DANE : Des coups de tonnerre... dans un ciel clair...

RECI VOJO : Joseph fait le Satan qui tonne.

DANE : La pluie passe.

*Le jeune homme tend la main, attrape une goutte. Il montre la
paume, rouge comme du sang... Dans le champ le lieutenant
court et lance des ordres dans sa course.*

LE LIEUTENANT TASIĆ : Garde à vous !... Soldats, les armées
boches traversent la Drina... Que font ces civils ici ?

GEORGES : Mon lieutenant, c'est notre docteur, le docteur
Constantin le Grec, lieutenant de santé. Il arrive de Salo-
nique pour nous aider. Et le petit, c'est notre... son...

LE DOCTEUR : Mon fils, Vane... J'ai commandement que orga-
niser se doit du transfert de blessés à les voitures-
ambulances, direction Bitola et mon Salonique...

LE LIEUTENANT TASIĆ : Vous restez avec nous, et le petit
rentre à la maison.

*Le docteur fait ses adieux au garçon. Courbé, il lui dit quelque
chose.*

LE LIEUTENANT TASIĆ : Plus vite, docteur... Garde à vous !
Les vilains ont passé la frontière. Les Autrichiens mar-
chent sur Lješnica et Loznica. Ils bombardent Belgrade,
Obrenovac et Šabac avec leur artillerie. Tous les villages
frontaliers sont sous le feu aussi. Ils ont commencé comme
ils l'avaient promis – par un bain d'acier. Potiorek nous
fait savoir qu'il a commencé « sa promenade militaire

jusqu'à Niš ». Selon ses plans, il prendra son petit déjeuner à Loznica, et son dîner à Niš. Nous avons pour mission de lui préparer son « déjeuner ». On va le lui préparer, et ça va sentir le roussi.

DANE : Après le repas, on portera un toast à sa mémoire.

Le jeune homme contemple sans ciller sa paume ensanglantée.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Qui a dit ça ?

DANE : Moi, mon lieutenant.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Très bon !

DANE : J'y veillerai, mon lieutenant !

LE LIEUTENANT TASIĆ : Comme je vous l'avais dit, on nous fait l'honneur d'accueillir les divisions boches, de les saluer et de les héberger ; humblement, mais – cordialement ! De ce lieu d'où nous contemplons toute la terre, nous saluerons la patrie en jurant et promettant que pas un seul chien ennemi ne passera par ici, en direction de nos maisons et de nos enfants, pas une seule chienne monarchiste ! A gauche, gauche ! Garde à vous ! Saluez le Commandement suprême – votre mère la Serbie ! *Le lieutenant claque des talons – il salue. Les soldats saluent à leur tour, le regard fixé à l'horizon. Seul Dane contemple sa paume.* Garde à vous ! Derrière moi, soldats ! Entonnez le chant !

Ils partent en chantant : O Serbie, mère chérie... Le docteur, au premier rang, fait des signes au garçon.

LE DOCTEUR : Vane, mon garçon, va à la maison !

Le garçon agite lui aussi les bras en couvrant de ses cris le chant de l'armée.

VANE L'ORPHELIN : Fais attention, Constantin ! Fais attention !

Le grondement se fait de plus en plus fort. Le garçon regarde le ciel et tend la main – dans l'espoir d'attraper une goutte de vraie pluie.

XIII.

RETOUR A LA RAISON

L'aurore sur le front. Les soldats du lieutenant Tasić, allongés, attendent une nouvelle attaque ou un signe pour monter à l'assaut. Après les premiers combats véritables, la plupart d'entre eux sont blessés. Derrière la première ligne, Georges reçoit les ordres de campagne par téléphone. L'adjudant, à bout, blessé à la jambe droite – qui pendouille – s'appuie sur un bâton fourchu. Voja lui éclaire d'une lanterne la carte du front. De derrière, de la tente infirmerie, parviennent des gémissements étouffés.

GEORGES : Major, nous avons été transférés de la cote 110 jusqu'ici cette nuit. Permettez, si je peux remarquer, hier soir à la cote 110 nous avons 26 morts et plus de 40 blessés. Tout le bataillon médical est mort, y compris le docteur Grec. Les soldats survivants sont pour la plupart blessés. On nous coupe, on nous raccommode et on nous remet en ligne. Les hommes meurent en marchant... Compris, major !... Je voulais simplement dire, bientôt nous aurons besoin nous aussi de renforts. Nos forces ont diminué de moitié, et l'ennemi prépare une nouvelle attaque... Oui... Vous avez déjà envoyé du renfort ? À la bonne heure ! Nous vous en sommes reconnaissants... Oui... Oui... Je ne vous ai pas compris... Vous plaisantez, major ?

RECI VOJO : Qu'est-ce qui se passe ?

GEORGES : Oui, major, nos soldats se sont rebellés, comme ceux des autres unités ; ils ont demandé que la situation soit examinée et que les fauteurs soient punis... Permettez-moi de vous expliquer, ce sont « mes » hommes... Oui, je

comprends... C'est la première fois que j'entends cela...
J'ignorais que quelqu'un avait écrit... Il s'agit d'un quipro-
quo... une erreur...

RECI VOJO : Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi il crie ?

Voja essaye d'écouter.

GEORGES : Major, si vous permettez... Compris ! Compris, ma-
jor !

*L'adjudant se met au garde à vous en hurlant et repose lente-
ment le combiné.*

RECI VOJO : Qu'est-ce qu'il y a ?

GEORGES : Ils arrivent.

RECI VOJO : Qui ça ?

GEORGES : Eux.

RECI VOJO : Qui ça, quoi, « eux » ?

GEORGES : Les invalides... Ils ont été répartis dans les unités
qui se sont soulevées, en renfort.

Les soldats se joignent à eux, mais Georges les cloue au sol.

GEORGES : Couché ! Nous attendons l'attaque ! Qui d'entre
vous a réuni des signatures et les a envoyées à Pašić ?

MIKAN : C'est moi... avec deux autres du premier bataillon.
Nous en avons envoyé cinq feuilles.

GEORGES : Qui t'a donné l'autorisation ? À qui as-tu demandé
l'autorisation ?

MIKAN : À moi ! Je me suis adressé à moi-même et je me le suis
autorisé tout seul. Personne n'a voulu m'entendre, et moi,
messieurs les officiers et les sous-officiers, au cas où vous
ne le sauriez pas, c'est ma maison à Brestovac que je dé-
fends depuis cette position. Vous avez toujours montré de
la compréhension pour le pays, mais pour ma maison, ja-
mais. Et pour moi, ma maison, ma femme et mes enfants

sont plus importants que tout le pays. Sans eux, tous les pays me semblent les mêmes !

GEORGES : Mais qu'est-ce que tu racontes, bon sang ?

MIKAN : Je suis stupide, aveugle et misérable. Et le pays pour lequel je suis prêt à tomber, mon pays, je ne l'ai jamais vu. Je n'en ai jamais eu l'occasion. Bouseux de paysans ! Je vous ai cru sur parole, messieurs, quand vous m'avez dit qu'il existait, ce pays, qu'il était là. Je n'ai vu que ce que j'ai pu toucher : mes proches, et les murs de ma maison. Je ne crois qu'en eux et c'est pour ça que je suis là !

GEORGES : On a sanctionné les estropiés en les mobilisant et en les envoyant en première ligne, sur des positions qui dès aujourd'hui n'existeront plus.

MIKAN : Sanctionné ?

GEORGES : On les a affectés aux bataillons qui se sont rebelés...

MIKAN : Sanctionné ? Tu entends ce que je te demande ?

GEORGES : Sanctionné !

MIKAN : C'est quoi, cette « sanction », s'ils viennent sur les mêmes positions que nous alors que nous, nous n'avons pas été sanctionnés en venant ici. Je ne savais pas qu'être ici était une sanction. Vous disiez que c'était un honneur et un saint devoir. Nous, nous nous sommes rendus sur les lieux de leur « sanction » en chantant...

Les estropiés de la Mačva arrivent dans l'aube... Mobilisés d'urgence, ils sont en habit civil avec quelques pièces d'équipement militaire prises à la va-vite ou récupérées en chemin. Ils sont armés de fusils d'arrière-garde. Voûtés, tor-dus, boiteux, bossus – ils ressemblent à des apparitions et à des fantômes. L'instituteur Mićun les précède, portant l'icône de saint Georges. Parmi les pécheurs, il y a aussi les estropiés de Brestovac : Gavriilo et Mile Vuković, Luka le Tordu, Rajko le Coq, Žoja, Ninko Belotić, Trifun l'Émêché... Un soldat de

l'armée régulière les guide jusqu'aux positions. Il salue l'adjutant Georges.

LE MILITAIRE : Mon adjudant, sur ordre du major je vous passe ces... ces...

Il ne sait comment les appeler. Mikan bondit, hurle.

MIKAN : Racailles ! Connards ! Charognards !

Les autres soldats se lèvent eux aussi, prêts à en découdre avec les « renforts » qu'on leur amène... Georges, Voja et l'ordonnance s'interposent entre les soldats et les estropiés.

MIKAN : Poulets ! Lambins !

BAĆA : Où étiez-vous, enfants de Pašić, enfoirés de votre mère ?

L'INSTITUTEUR : Frères, quelqu'un a médité sur nous ! Il y a eu des esprits malveillants et des mauvaises langues ! Et vous avez cru à ces mensonges ? Nous avons toujours été avec vous. Avec l'aide de saint Georges, nous tuerons ensemble l'hydre monarchiste ! Ne...

MIKAN : Nous sommes des frères, maintenant ? Et où sont nos sœurs, mes frères ?! Où sont nos belles-sœurs et nos femmes, mes frères ?! Ouais, je baise votre...

GEORGES : Dégage ! Recule !

MIKAN : Rajko, je vais me désaltérer de ton sang ! Putain de ta mère... Laisse-moi !

Georges retient le jeune homme, qui devient fou... Les estropiés, effrayés, reculent. Seul Gavriilo se tient, tranquille, le regard plein de défi. Il a porté la main au pistolet qu'il a à la ceinture.

GAVRILO : Laisse-le.

MIKAN : Handicapé de merde !

GAVRILO : Laisse-le, des merdes j'en ai déjà tabassé avant.

GEORGES : Dégage ! Recule !

Georges repousse Gavrilo vers les autres estropiés, mais le jeune manchot revient en hurlant en direction de l'adjutant.

GAVRILO : Touche-moi encore une fois, putain de ta mère de gendarme ! C'est toi qui as tout manigancé. C'est toi qui a tout monté. Tu as soulevé les troupes, tu leur as ordonné d'exiger la mobilisation des estropiés parce que tu n'avais pas le courage de venir au village et de me tuer – comme un homme ! Tu as toujours été un lâche merdique, et tu le resteras toujours !

GEORGES : N'aboie pas, Gavrilo.

GAVRILO : Mais tu t'es planté encore une fois, idiot de gendarme ; ils ne m'ont pas mobilisé, moi, parce que je suis un mutilé de guerre. Nous, les invalides de guerre, ils ne nous ont pas appelés. Je suis venu te voir pour te le demander, sale chien de gendarme : qu'est-ce que ces gens t'ont fait ? Pourquoi est-ce que tu les précipites tous à leur perte à cause de moi ? Il n'y a que moi qui suis entré dans ta maison, il n'y a que moi qui ai été avec ta femme, qui d'ailleurs n'a jamais été ta femme. J'ai été le premier à l'avoir et je serai le dernier aussi, cochon de gendarme !

GEORGES : N'aboie pas !

Georges crie, frappe Gavrilo du poing, lève l'autre bras, mais il est arrêté, coupé et repoussé par le coup de feu du pistolet de Gavrilo... Tous se calment devant le corps de l'adjutant immobile. Le lieutenant Tasić sort alors de la tente de l'infirmerie. Il a la tête bandée. Sous la bande enroulée autour du front et de l'œil gauche perce le sang.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Qui tire ? Qui a tiré ? !

Il s'arrête, regarde le sous-officier mort... Il demande à voix basse, presque inaudible.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Qui a tué ce sous-officier ?

GAVRILO : Moi, mon lieutenant.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Qui a tué mon sous-officier ?

GAVRILO : Moi...

Le lieutenant ne relève pas la tête, il ne fait pas attention à Gavriilo qui se manifeste dans son dos, comme s'il n'accordait pas d'importance au fait de voir le meurtrier, mais uniquement à celui d'entendre sa voix.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Et qui es-tu ?

GAVRILO : Mon lieutenant, je suis...

LE LIEUTENANT TASIĆ : Hein, qu'est-ce que tu es ?

GAVRILO : Je suis...

LE LIEUTENANT TASIĆ : T'a-t-on amené ici pour sauver le peuple des bandits ou pour tuer mes hommes ?

GAVRILO : Il m'a frappé. On ne m'a pas amené, je suis venu de mon plein gré.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Pour tuer mes hommes ?

GAVRILO : Mon lieutenant...

Gavriilo fait un mouvement, il lui est pénible de discuter face à un dos.

LE LIEUTENANT TASIĆ : L'ennemi égorge, pend, viole les enfants, les femmes et les vieillards, il incendie maisons et églises, on lie les gens autour des meules de foin et on les enflamme ensuite, et alors on joue cette chanson : « Les Serbes dansent leur ronde », ils ne laissent que ruines et désolation, résolus à nous anéantir, à nous faire disparaître. Et tout cela, ça n'a pas d'importance pour toi, cela ne t'a pas ramené à la raison, mais tu as pris le chemin de la maison de cet homme qui ici te défendait. Et quand on t'a sanctionné en te mobilisant...

GAVRILO : Je n'ai pas été mobilisé !

LE LIEUTENANT TASIĆ : ... alors tu as décidé de tuer ces quelques hommes de mon bataillon qui avaient survécu ! Qui es-tu, putain d'enculé ! Qui es-tu ? !

Le lieutenant se retourne brusquement, il regarde le jeune homme pour la première fois.

GAVRILO : Je suis...

Le pistolet du lieutenant claque ; Gavrilo trébuche, fait deux pas et tombe aux pieds de Georges.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Y a-t-il encore quelqu'un qui est venu « de son plein gré », qui n'a pas été « amené », pour tuer mes hommes ? Y a-t-il encore quelqu'un qui veut faire de cette guerre patriotique un règlement de compte obscur ? Y a-t-il encore quelqu'un qui ignore que nous sommes ici sur un lieu saint, qui ne sait pas qu'il existe quelque chose de plus grand que sa misérable petite vie et que son misérable caleçon ? Vous vivez pour ce pays, et non le pays pour vous ! C'est aujourd'hui que se joue l'issue de la bataille du Cer – je veux savoir avec qui je vais tomber au combat !

La première bombe gronde, puis une seconde, une troisième... jusqu'à ce que ces explosions effroyables ne se fondent en une seule, sans fin ni répit. La lumière de l'acier transforme l'aube de ce jour d'août en un jour aveuglant. L'artillerie lourde austro-hongroise se déverse sur les positions de l'armée serbe, résolue, avant la défaite et la fuite, à anéantir tout ce qui bouge. Alors, comme dans les contes des guerres passées, à travers un nuage de poudre, de fumée et de poussière, un bref instant, comme une lumière, apparaît saint Georges sur son cheval blanc, sa lance en or à la main. Il disparaît en un éclair, comme il était apparu. À travers le bruit infernal se fait entendre l'ordre du lieutenant Tasić, comme un cri.

LE LIEUTENANT TASIĆ : Avec moi, soldats ! À l'attaque !

Et la dernière chose que l'on entend est :

L'ARMÉE : Hourra !!!

XIV.

GAVRILO VUKOVIĆ ET KATARINA DŽANDAROVA

Minuit. Un carrefour. De l'obscurité émerge Vane l'Orphelin. Il porte une lanterne clignotante. Il s'approche d'un poteau en piteux état – il lève la lanterne, éclairant le panneau : Valjevo 48 km. Il se retourne, parle à quelqu'un dans le noir.

VANE L'ORPHELIN : C'est par là.

Katarina apparaît, harassée, éreintée... Du revers de la main elle essuie son visage en sueur. Elle porte sous le bras l'icône de saint Georges. Ses robes blanches en dentelles sont salies de sueur et de poussière.

VANE L'ORPHELIN : Nous en avons jusqu'à demain soir... Est-ce que tu t'en sens capable ?

KATARINA : Et toi ?

Le garçon fait un geste de la main, comme si sa question n'avait pas d'importance. Ils réintègrent l'obscurité qu'ils venaient de quitter. Après quelques instants ils réapparaissent en tirant une charrette à bras à deux grosses roues. Sur les planches est allongé Gavriilo Vuković. Le soldat – l'amant – mort est recouvert d'un voile blanc, large, dentelé, dont les bords traînent sur la route. La jeune femme et le garçon, tirant la charrette, disparaissent dans la nuit, sur la route pour Valjevo.

FIN

Première édition en serbe : 1984.